



Que
sais-je?



LES THÉORIES PSYCHANALYTIQUES DU GROUPE

René Kaës

puf

QUE SAIS-JE ?

PALAIS
SAINT VAAST

Les théories psychanalytiques du groupe

RENÉ KAËS

Professeur émérite de psychologie
et psychopathologie cliniques
de l'Université Lyon 2



BIBLIOTHÈQUE
MUNICIPALE
ARRAS

INTRODUCTION

Les problèmes auxquels tentent de répondre les théories psychanalytiques du groupe se sont formés sous l'effet de trois sortes de nécessités : la nécessité sociale-historique, la nécessité clinique, la nécessité d'élaboration épistémologique interne à la pensée psychanalytique.

I. — L'intérêt pour le groupe dans le malaise de la civilisation

L'intérêt porté au groupe par les « sciences humaines » est étroitement associé aux diverses composantes de la crise du monde moderne. Les périodes de désorganisation sociale et culturelle se caractérisent par les défaillances des garants métasociaux et métapsychiques : par le dérèglement de leurs fonctions d'encadrement, de croyances partagées et de représentations communes. L'ébranlement de ces garants, qui recueillent tout l'implicite d'une civilisation, atteint plus particulièrement les fondements de l'ordre symbolique : à la loi qui s'impose à tous et organise l'ensemble se substituent l'arbitraire et l'anomie. Les effets psychiques de cet ébranlement et de la défaillance des garants est l'objet de l'analyse du « Malaise dans la civilisation » que Freud entreprend en 1929. Soixante-dix ans plus tard ce malaise pourrait être qualifié par trois sortes de troubles :

— Le trouble dans *les étayages de la pulsion* et dans *le pacte des renoncements pulsionnels partiels*

ISBN 2 13 049808 6

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1999, mai

© Presses Universitaires de France, 1999
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

nécessaires à la vie en commun, ces troubles pathogènes s'expriment par la désintrication pulsionnelle, par les clivages du moi correspondants et par la mise en échec des sublimations.

— Le trouble dans *les identifications* et dans *les systèmes des liens* se manifeste à travers les désorganisations des repères identificatoires et des frontières du Moi ; ce trouble participe aux pathologies des personnalités *comme si* ou *borderline*, aux insuffisances ou aux hypertrophies des fonctions de l'idéal. Il s'exprime dans les défaillances des contrats intersubjectifs (contrats narcissiques, communauté de renoncements, pactes dénégatifs) sur lesquels reposent les garants de l'espace où le Je peut advenir et s'historiser dans une appartenance à un Nous. Les recherches contemporaines sur la transmission de la vie psychique entre générations, sur ses achoppements et ses ratés dans la formation du « sujet de l'héritage », mettent à jour la consistance de ces troubles.

— Le trouble dans *les certitudes* et dans *les systèmes de représentations partagées* est l'un des symptômes les plus intenses du malaise dans le travail du sens et de l'interprétation : il est accentué par la défaillance des repères identificatoires, la détérioration des processus de sublimation, le renforcement des effets tribaux. Les psychopathologies du lien intersubjectif en sont circulairement entretenues.

Face à ces malaises et à ces troubles, le groupe est inventé ou réinventé pour restaurer les fonctions métapsychiques sur lesquelles reposent les étayages et les pactes de renoncement, l'efficace des interdits structurants, les repères identificatoires, les croyances et les représentations partagées. L'invention psychanalytique du groupe témoigne de ces grandes ruptures de la modernité. Elle en construit une élaboration spécifique, distincte de celles qui proposent la psychologie ou la sociologie : son intérêt se spécifie par

l'attention qu'elle porte aux effets de l'inconscient sur les processus de groupe, autant que par les effets de groupe sur les processus psychiques.

Les spéculations freudiennes sur les groupes et les institutions, les toutes premières tentatives de les appliquer à des traitements réputés réfractaires à la cure individuelle, sont contemporaines du premier développement de la psychanalyse, avant et après la première guerre mondiale (*Totem et Tabou*, 1912-1913 ; *Psychologie des masses et analyse du Moi*, 1920-1921). Les premières esquisses théoriques se constituent dans la période qui suit la fin de la seconde guerre mondiale, puis pratiques et théories prennent un essor remarquable dans les années de l'après-guerre.

L'intérêt psychanalytique pour les groupes s'est ainsi trouvé associé aux grands bouleversements qui ont qualifié les périodes de catastrophe sociale de la première moitié du xx^e siècle. Il est à deux reprises le résultat du double travail, psychique et culturel, de la guerre, travail de l'élaboration des ruptures et des crises provoquées par la destruction volontaire et systématique de pans entiers de la Civilisation, par la mise en échec de l'ordre symbolique qu'elle soutient.

Les théorisations psychanalytiques sur les groupes connaissent un nouveau développement au début des années 60, au fur et à mesure que se précise la méthodologie de la psychanalyse appliquée à cette expérience de l'inconscient et au traitement de troubles psychiques jusqu'alors guère accessibles autrement. Ce développement accompagne le mouvement social de l'industrialisation et de l'urbanisation ; il suit la désorganisation et la transformation des grands repères métapsychiques et metasociaux qui gouvernaient les liens intersubjectifs dans les relations familiales et groupales.

L'intérêt de la psychanalyse pour le groupe est d'abord fondé dans l'attention que Freud a porté aux mouvements de violence qui ont agité son propre groupe, sous l'effet de la révolution psychique et culturelle dont il a été la matrice et le porteur. Cet intérêt est aussi lié à l'intuition majeure de Freud sur la détermination et la consistance intersubjectives de la vie psychique. Lorsqu'il décrit dans *Totem et tabou* le processus qui accomplit le passage de la horde à la civilisation, Freud conjugue au moins ces deux préoccupations.

Cependant cet intérêt se caractérise par une oscillation constante qui traversera le mouvement et la pensée psychanalytiques : tantôt il est pensé comme l'ensemble de liens qui forment la matrice de la psyché et comme le passage obligé vers l'édification de la civilisation ; tantôt il est dénoncé comme le lieu de la régression vers la horde sauvage et mortifère, machine de destruction des liens, dispositif d'aliénation et de captation imaginaire. C'est un objectif de la recherche psychanalytique de dire en quoi et dans quelles conditions le groupe est l'un et l'autre, et non l'un ou l'autre.

L'idée que le groupe est une conquête de la civilisation est antérieure aux thèmes de la spéculation freudienne. Toutes les cultures ont reconnu les vertus civilisatrices du groupe et les grandes fonctions qu'il assure dans le développement et le maintien de la vie psychique. Contre la solitude, la détresse et la peur, contre les dangers et les attaques du monde externe et du monde interne, le groupe propose un système de protection et de défense en échange d'un contrat d'appartenance permanente au groupe. Ce contrat est fondé sur des identifications mutuelles, sur des représentations et des idéaux communs, sur des alliances conjointes et sur des renoncements réciproques aux satisfactions pulsionnelles immédiates et aux idéaux personnels. Le groupe relie ses « membres » parce qu'il fonde et maintient la cohésion personnelle : tout ce qui concourt à rassembler le groupe, à en resserrer les liens, à relier ses membres par l'identification à une imago idéalisée (figure divine, héros, chef ou idée qui les assument) à un totem qui inscrit chacun

dans une lignée et dans une fraternité, toutes ces productions psychiques de groupe les unifient au dedans d'eux-mêmes ; elles dessinent les limites du dedans et du dehors, de l'étrange et du familier, de l'ami et de l'ennemi.

Ce fond religieux de la groupalité est le support du sentiment d'appartenance ; au principe de toute vie collective, il en soutient les fonctions initiatiques : le groupe institue et gère les rites de passage d'un état à un autre : de la nature à la culture, de la naissance à la mort, de l'indifférenciation à la différenciation sexuelle, d'une génération à une autre. Il en soutient aussi les fonctions thérapeutiques : le groupe est thérapeutique parce qu'il est le lieu de la réunification interne, le lieu du sens et le lieu du lien, l'accord retrouvé entre le rêve et le mythe.

Le groupe joue un rôle intermédiaire décisif dans les rapports et les mouvements d'équilibre et de transformation qui affectent la société dans les diverses dimensions de son organisation sociale, culturelle, économique et politique. Il tient de ces fonctions intermédiaires sa valeur d'instrument de la socialisation, pour autant qu'il assure la continuité et le passage entre le groupe primaire (la famille), les groupes secondaires (groupes de pairs, groupes d'apprentissage, groupes de pression) et le « corps » social. C'est dans ces groupes que s'établissent et se transmettent les contrats qui organisent les savoirs communs, les idéaux partagés, les systèmes de défense et de protection mutuels.

Dans toutes les sociétés et à toutes les périodes de l'histoire, le groupe a été utilisé comme un outil de production et de reproduction de la vie psychique, des valeurs morales, des savoir-faire, de la richesse et des idées... Son rendement est alors estimé supérieur à celui de la somme des énergies individuelles. La prise de conscience collective de cette propriété ne s'est faite qu'au début du xx^e siècle, lorsque l'instru-

mentalisation du groupe s'est mise au service des besoins de l'industrialisation. Une force, ou une « dynamique » du groupe est reconnue à la fois dans ses aspects positifs (en entreprise, le rendement utile, cf. Taylor) et négatifs (dans le champ social, la destructivité associée à cette force, voir Tarde et Le Bon).

Les grandes constructions mythiques sous-tendent l'auto-représentation du groupe, de sa valeur, de ses finalités et la justification de son fonctionnement pour l'ensemble social. Notons ici la puissance des métaphores organiques qui traversent ces représentations : le groupe pour être efficace doit être doté d'un « esprit de corps » et ses « membres », du même « sang », doivent faire corps avec leur « chef » et avec tous ceux auxquels est confiée la fonction de penser et de décider : « la tête », le « cerveau ». C'est dans le même registre métaphorique que le groupe est réputé dangereux, imprévisible comme une « femme saoule » (V. Hugo).

La crainte que le groupe ne favorise la régression vers la horde primitive est un grand thème des représentations du groupe dans lesquelles agissent les fantasmes, les angoisses inconscientes et les mécanismes de défense contre celles-ci. Il n'est pas étonnant que ce soit là un thème majeur des périodes sensibles de l'histoire et des transformations sociales : la dénonciation des « groupuscules » en Mai 1968, la traque aux psychanalystes pratiquant le groupe sous la dictature en Argentine en témoignent. Les échos s'en étaient déjà fait entendre dans les théories de Le Bon et de Tarde, sur le motif de la grande peur des masses, des groupes dissidents et complotants contre la stabilité sociale. Le groupe est réputé dangereux lorsque la désorganisation sociale vient représenter la désorganisation pulsionnelle et, réciproquement, lorsque la désorganisation pulsionnelle se projette dans les mouvements sociaux, qui deviennent ainsi, sous l'effet de cette circularité, réellement dangereux. Tout se passe comme si les soupçons qui pèsent sur le

groupe, pour des raisons qui tiennent d'abord aux fantasmes archaïques qu'il éveille, étaient accrédités dans certaines conjonctures sociales et traversaient tous les modes de pensée, y compris les plus habituellement rationnels.

II. — Les nouveaux problèmes cliniques

La qualification du groupe comme moyen direct ou comme contexte du traitement des maladies psychiques est connu de longue date, aussi bien chez les Grecs de l'époque classique que dans les civilisations africaines traditionnelles. Les mouvements de pensée qui aboutissent en Occident à la première révolution psychiatrique font du groupe un instrument thérapeutique qui fournit une alternative à la contention et à l'isolement dans les murs de l'asile : le lien intersubjectif soigne.

Une des contributions majeures de la psychanalyse a été de comprendre que le groupe mobilise des processus psychiques et des dimensions de la subjectivité que ne mobilise pas, ou pas de la même manière ni avec la même intensité les dispositifs dits « individuels ».

Les dispositifs de traitement individuels se révèlent inadéquats dans tous les cas où les transferts ne peuvent s'établir dans le cadre du colloque singulier thérapeute-patients. Ils ne sont pas pertinents lorsque sont en cause les conjonctions de subjectivité qui organisent la pathologie des liens de couple, de famille, d'institution. Les dispositifs de groupes sont indiqués chaque fois que l'abord de la souffrance des patients exige que soit d'abord établies ou rétablies les conditions d'un contenant psychique plurisubjectif, de telle sorte que le groupe puisse progressivement s'internaliser en une enveloppe psychique ; celle-ci pourra alors recevoir les fantasmes et les objets

d'identifications nécessaires à l'émergence d'un sujet, à la fois singulier et solidaire d'un ensemble dont il participe et dont il procède.

Le traitement dans un dispositif de groupe psychanalytique des enfants très gravement perturbés, de certaines pathologies de l'adolescence, des souffrances de l'addiction et de séquelles traumatiques montre l'efficiace de la fonction pensante de l'autre (de plus d'un autre) dans la restauration de l'activité de la mémoire, du langage et de l'interprétation. D'une manière ou d'une autre, tous ces troubles affectent la structuration et l'activité du Préconscient. La question si difficile des indications thérapeutiques se pose dans ce contexte, et non dans une perspective purement nosographique : elle interroge en quoi les processus psychiques qui se développent dans une situation psychanalytique de groupe soutiennent ou non le travail thérapeutique chez tel sujet ; elle explore les voies à travers lesquelles s'effectuent les transformations et les résistances qu'elles rencontrent.

III. — L'approche psychanalytique du groupe : consistance du champ et de l'objet

La psychanalyse a soutenu, d'abord sur un mode spéculatif et ensuite en confrontation avec l'expérience clinique dans un dispositif approprié, l'idée d'une réalité psychique spécifique dans le groupe, réalité irréductible à la simple juxtaposition, ou même à l'interaction des réalités « individuelles ».

De telles propositions rencontrent nécessairement un débat épistémologique. En effet la théorisation et les objets théorisés de la psychanalyse se sont essentiellement formés à partir de la situation *princeps* et paradigmatique de la cure individuelle, dans laquelle chaque sujet est traité un par un, dans un dispositif

qui n'inclut que l'analyste et l'analysant. Toutefois la théorisation s'est aussi toujours faite en extension par rapport à sa situation méthodologique d'origine, et selon trois voies principales :

Par la voie de la spéculation et de l'imagination. C'est bien évidemment le cas de Freud lorsqu'il écrit *Totem et Tabou*, *Psychologie des masses et analyse du Moi*, *Malaise dans la Civilisation*, *L'homme Moïse* ; ou lorsque, afin d'en explorer le champ de pertinence et d'en tirer des éléments de validation, il « applique » la psychanalyse à la création artistique, à la mythologie ou à la civilisation. Cette voie est aussi celle qu'emprunte la plupart des constructions critiques formulées *a priori* par des psychanalystes qui n'ont pas une pratique de groupe.

Par la voie de la confrontation clinique. Les aménagements de la cure ont rendu nécessaires certaines réélaborations dans la conduite de la cure et dans la conception de l'espace psychanalytique ; ils ont fait apparaître la spécificité et la relativité de chaque dispositif psychanalytique, montrant que chacun d'entre eux sélectionne une certaine configuration de la vie psychique et qu'il produit des restes, par exemple les effets de cure non analysés sur le processus psychanalytique de la cure. Ces nouvelles méthodes de la psychanalyse appliquée au traitement des enfants, des adolescents et des adultes autistes, psychotiques, borderline, narcissiques et antisociaux a rendu nécessaire certaines révisions de la théorie et de la méthode de la psychanalyse elle-même.

Par la voie de la critique interne à la théorie psychanalytique. Admettre une pluralité de dispositifs pertinents pour engager un traitement et une connaissance de l'inconscient conduit à supposer une certaine hétérogénéité topique et structurale de l'Inconscient non seulement chez un même sujet, mais dans ses « localisations » intersubjectives : on connaît mieux aujourd'hui comment sont hébergées dans la psyché d'un sujet des formations de l'Inconscient qui appartiennent à un autre sujet.

A travers toutes ces approches, la définition même de l'Inconscient comme objet théorique de la psychanalyse, le modèle d'intelligibilité de l'appareil psychique, la conception du sujet et de la subjectivité connaissent nécessairement des transformations. En effet, à partir du moment où les spéculations de

Freud sur les groupes et le lien intersubjectif trouvent un cadre méthodologique propre à en travailler les hypothèses, les énoncés de la théorie spéculative sont susceptibles d'être révisés ; dès lors que des théories sont construites pour rendre compte des formes et des processus de la réalité psychique qui apparaissent dans la clinique des groupes, ces théories sont en incidence sur la théorie générale de la psychanalyse. Elles redéfinissent une connaissance de l'inconscient et des formes de subjectivité correspondantes.

Le débat interne à la psychanalyse tient pour l'essentiel dans cette question : quel est la consistance du champ et de l'objet que constitue l'approche psychanalytique du groupe ? Une théorie peut être considérée comme psychanalytique : 1 / si le champ de ses objets est constitué par les formations et les processus inconscients et par les effets de subjectivités qui s'y constituent ; 2 / si les modalités d'élaboration de cette théorie se fondent sur une situation construite pour en rendre manifestes et en interpréter les effets.

Selon le premier critère, une théorie psychanalytique du groupe doit rendre compte des différents niveaux de la réalité psychique qui s'y manifestent. Elle devrait donc être :

- une théorie de la réalité psychique propre au *groupe en tant qu'ensemble spécifique*. Dans ce cadre, « Groupe » désigne la forme et la structure d'une organisation des liens intersubjectifs entre plusieurs sujets de l'Inconscient telle que leurs rapports produisent des formations et des processus psychiques spécifiques ;
- une théorie des *liens intersubjectifs* dont le groupe est la manifestation et pour une part la matrice ;
- une théorie du *sujet de l'inconscient* en tant qu'il est *sujet de/dans l'intersubjectivité*. Une telle théorie peut inclure l'hypothèse selon laquelle le groupe

constitue l'un des lieux de la formation de l'Inconscient. A ce troisième volet de la théorie s'ajoute une hypothèse forte selon laquelle « groupe » désigne la forme et la structure d'une organisation *intrapsychique* caractérisée par les liaisons mutuelles entre ses éléments constitutifs (des objets psychiques) et par les fonctions qu'elle accomplit dans l'appareil psychique et dans les liens intersubjectifs. Selon cette conception la *groupalité psychique* est essentiellement une organisation caractéristique de la matière psychique, et les groupes internes sont les *organisateurs* des liens de groupe.

Ces trois niveaux logiques définissent des espaces *psychiques* hétérogènes l'un à l'autre, de consistance et de logique distinctes. Les premières théories du groupe ont porté sur le groupe considéré comme entité psychique spécifique : ce sont les plus élaborées, mais ce sont des théories restreintes. Les recherches contemporaines se préoccupent davantage des différentes modalités d'articulation de l'espace psychique du groupe avec celui des sujets qui le constituent, et de leurs rapports de fondation réciproque. Ces théories du lien sont au point de jonction des théories du groupe et des théories du sujet.

Quant au second critère de toute théorie psychanalytique, il dépend de la manière dont est conçu et pratiqué le dispositif méthodologique qui soutiendra la situation psychanalytique. Ce dispositif doit répondre à trois exigences : rendre manifestes les effets de l'inconscient dans les processus associatifs et dans le champ transféro-contretransférentiel ; soutenir les rapports d'agencement ou *d'appareillage* entre les espaces qui se rencontrent dans le groupe ; interpréter les transformations de ces espaces, leur différenciation et leur fusion sous l'effet du travail psychique qui s'y produit.

Les diverses manières de concevoir la consistance et le champ des objets de la psychanalyse en situation de groupe entraînent non pas une théorie unifiée, mais des théories psychanalytiques du groupe. Dans la mesure où le sujet épistémique est sujet de l'inconscient et sujet du groupe, il découpe son champ d'une manière qui correspond à la diversité des voies d'accès à l'Inconscient. Il en propose des modèles d'intelligibilité qui correspondent à la diversité de ces versions. Il laisse de côté des questions qu'il ne peut pas concevoir ou mettre en travail. C'est de le reconnaître qui engage une certaine objectivité dans les constructions théoriques ; c'est aussi de mettre ces constructions à l'épreuve de leur cohérence et de leur performance dans la clinique ; et c'est enfin d'accepter les surprises que réserve toujours l'inconnu de l'Inconscient.

Chapitre I

L'INVENTION PSYCHANALYTIQUE DU GROUPE

L'« invention » psychanalytique du groupe s'inscrit dans le contexte des grandes ruptures de la post-modernité ; elle s'inscrit aussi dans le mouvement psychanalytique. Elle s'est faite en plusieurs étapes, en plus d'un lieu et sur des bases théoriques et méthodologiques diverses ; dans tous les cas elle s'est produite dans les marges de la psychanalyse, mobilisant des résistances de toutes sortes, mais suscitant une élaboration qui interroge certaines de ses hypothèses fondatrices.

I. — Freud et le groupe

La matrice groupale de l'invention de la psychanalyse. — La question du groupe a été introduite dans la psychanalyse dès son origine, avec insistance et résistance, au point que cette affinité conflictuelle entre groupe et psychanalyse ait fait du groupe *l'autre* matrice féconde et traumatique de l'invention de la psychanalyse : son institution et sa transmission, sa théorie et sa pratique portent les traces des enjeux passionnés, souvent violents et répétitivement traumatiques, qui ont été enfouis dans sa fondation. Tout se passe comme si la mutation que Freud a lui-même décrit entre le régime psychique et culturel de la

Horde à celui du Groupe civilisé et créateur de pensée devait être constamment remise en travail dans l'institution de la psychanalyse, comme sans doute dans toute institution.

Cette affinité conflictuelle irrésolue pourrait être rapportée, pour une part, à ce paradoxe : l'exploration du plus intime, du plus caché et du plus singulier, contre quoi se mobilisent les effets conjoints de la censure intrapsychique et de la censure sociale, cette exploration ne peut s'entreprendre que *dans* une relation intense de petit groupe *et* contre certains effets de cette relation.

C'est dans la rupture avec Fliess, le double narcissique, que se forme à l'initiative de Stekel le groupe que Freud convoque et réunit autour de lui. La psychanalyse se cherche en ces deux lieux dissymétriques et corrélés entre eux par des voies de liaison encore méconnues : l'espace singulier de la situation psychanalytique de la cure et celui, pluriel, multiple, cadré lui aussi, mais hors d'une véritable situation psychanalytique, du groupe que constituent les premiers psychanalystes autour de Freud. Dans ces deux espaces antagonistes et complémentaires s'éprouvent et s'élaborent les tumultueuses découvertes de l'Inconscient, à travers ses surgissements dans la solitude et dans les vicissitudes du lien intersubjectif. A plus d'un titre, le groupe sera la contreface cachée et ombrageuse de l'espace de la cure.

Freud a besoin de ce groupe pour être, tels Schliemann, Alexandre et Moïse, le découvreur de cette Terre promise perdue. Dans le groupe qui l'entoure jusqu'à quelquefois lui devenir insupportable, il trouve un écho de ses pensées : il lui porte la parole qui dit les choses de l'Inconscient, il l'instruit des procédures et des règles de connaissance ; en retour le groupe lui apprend les choses du lien d'amour et de haine que tissent les hommes rassemblés autour de leur idéal commun. Le groupe est un filtre pour ses émotions, un pare-excitations auxiliaire, l'objet sur lequel il exerce son emprise. Dans son groupe il éprouve les butées de la résistance à la psychanalyse

que lui opposent ses disciples, mais ils lui opposent aussi leur altérité, leurs différences et leurs différents.

Dans cette première et nécessaire invention du groupe au cœur de la psychanalyse, le groupe des premiers psychanalystes sera la scène où le Moi héroïque de Freud pourra s'exalter, où se déploieront ses projections grandioses, ses identifications hystériques, ses dramatisations masochistes, son fantasme de primauté et ses récriminations d'être seul et abandonné de tous. L'agencement ou l'appareillage des psychés trouvera un principe dans ces « organisateurs » inconscients des liens intersubjectifs entre ses disciples, ses fils, ses frères.

La scène du premier groupe psychanalytique sera l'espace où se déploiera le fantasme de la scène primitive de la recherche et de la découverte de l'Inconscient. Elle sera pour les disciples de Freud, essentiellement pour les hommes attirés par lui, la scène de leurs fantasmes de séduction et de castration : scène dans laquelle jouent simultanément ou successivement tous les avatars de la sexualité, et spécialement ceux de l'homosexualité et de la bisexualité ; scène où se dramatisent les enjeux de la rivalité fraternelle, de la reconnaissance sans cesse relancée, toujours insatisfaite, d'être pour Freud le fils préféré, sinon l'Unique.

Cette scène du groupe, qui sera le lieu de tant de scènes de famille et de scènes de ménage, ne prendra ce relief et cette densité que parce qu'elle sera l'espace qui recevra les transferts de transferts non analysés ou insuffisamment analysés dans la cure, notamment *les restes* des transferts grandioses et persécutoires, les rejets de l'illusion mobilisée dans le groupe pour soutenir sa conquête : la connaissance de l'Inconscient. Ce sont ces restes qui seront investis, entretenus et liés entre eux dans les configurations intersubjectives du groupe des premiers psychanalystes.

Là se trouvent la matière et l'énergie requises pour fonder l'Institution de la psychanalyse.

La découverte et l'analyse du complexe d'Œdipe dans l'espace intrapsychique ne changera quasiment rien à la reconnaissance, à l'analyse et à la résolution de ses effets dans le champ des rapports intersubjectifs de groupe. Tout se passe comme si les enjeux de l'Œdipe à l'œuvre dans le groupe y devenaient méconnaissables, même après que Freud ait tenté de les repérer dans *Totem et tabou*, dans cette analyse alors vitale pour lui, pour son groupe et pour la psychanalyse, du passage de la Horde au Groupe. C'est que l'agencement de la réalité psychique dans les groupes ne suit pas exactement les mêmes voies et ne produit pas les mêmes formations que dans l'espace intrapsychique. Il ne reste plus dès lors à la psychanalyse qu'à en poursuivre la découverte, dès lors qu'elle poursuit son projet de connaissance de l'Inconscient là où il se manifeste.

Les principales propositions de la spéculation freudienne. Le « groupe psychique ». — Dès le *Projet de psychologie scientifique* (1895) et les *Études sur l'hystérie* (1895), le groupe apparaît d'abord comme un modèle de l'organisation et du fonctionnement intrapsychiques : il est une forme et un processus de la psyché individuelle. Freud nomme groupe psychique (*der psychische Gruppe*) un ensemble d'éléments (neurones, représentations, affects, pulsions, ...), liés entre eux par des investissements mutuels, formant une certaine masse et fonctionnant comme des attracteurs de liaison. Le groupe psychique est doté de forces et de principes d'organisation spécifiques, d'un système de protection et de représentation-délégation de lui-même par une partie de lui-même ; il établit des rapports de tension avec des éléments isolés ou déliés qui, pour cette raison, sont susceptibles de modifier certains

équilibres intrapsychiques. La première ébauche freudienne de la définition du Moi est celle d'un groupe psychique ; la première représentation de l'Inconscient est celle d'un groupe psychique clivé.

Il est manifeste que le groupe intersubjectif fournit la métaphore dont se sert Freud pour se représenter un premier modèle d'intelligibilité de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique. Le modèle des groupes psychiques, l'un des plus féconds, sera récurrent tout au long de son œuvre : nous verrons plus loin comment il organise la représentation des processus primaires et des formations de compromis, des identifications et du Moi, des fantasmes, des complexes et des imagos. Mais il sera aussi l'un des plus méconnus.

La psyché de groupe. — L'attention explicite que Freud accorde aux phénomènes de groupe et de masse ne s'explique pas seulement par son souci d'étendre la compétence de ses découvertes à d'autres niveaux de réalité que celle de la psyché individuelle. Cette attention ne peut pas davantage être considérée uniquement sous l'aspect de sa situation personnelle dans son propre groupe, même s'il rédige *Totem et Tabou* dans un mouvement d'élaboration de la crise personnelle, groupale et institutionnelle qui aboutit à sa rupture avec Jung. Sa méfiance vis-à-vis de la *Menge*, de la masse compacte des opinions convenues auxquelles il se heurte, comme son père humilié par la tyrannie de la majorité dominante, forment aussi de puissants motifs à son intérêt ambivalent pour les masses, les institutions et les groupes. Cet intérêt se précisera après les catastrophes collectives et les deuils personnels qui l'affectent au cours de la première guerre mondiale ; il s'amplifiera lorsque d'autres catastrophes se prépareront et seront par lui pressenties : la montée des fascismes en Europe et, plus précise, la menace du nazisme en Allemagne et en Autriche. D'autres raisons encore pourraient rendre compte de cet intérêt. Elles forment une synergie qui conduira Freud à écrire, à sept ans d'intervalle, deux ouvrages fondateurs qui ne

peuvent se réduire à un simple exercice de psychanalyse appliquée.

Totem et Tabou n'est pas seulement une spéculation de Freud « appliquant » la psychanalyse à la genèse des formations sociales ; Freud y dévoile le versant paternel du complexe d'Édipe, ses composantes narcissiques et homosexuelles ; il y soutient des hypothèses fortes sur la transmission psychique des formations transindividuelles de la psyché, sur l'origine et l'originaire. De la même manière, *Psychologie des masses et analyse du Moi* n'est pas exclusivement un essai de « psychologie sociale », au sens où nous l'entendons aujourd'hui : Freud n'utilise cette notion que pour introduire dans la problématique de la psychanalyse l'ouverture intersubjective des appareils psychiques les uns aux autres, en un lieu où peut se saisir conjointement la structure du lien libidinal entre plusieurs sujets, la nature et le rôle des identifications, la fonction des Idéaux et la formation du Moi. *L'Avenir d'une illusion*, *Malaise dans la civilisation* et jusqu'à l'œuvre ultime, *L'homme Moïse*, maintiendront la recherche ouverte dans cette direction.

Si tel est le sens et la valeur théorique de l'intérêt que porte Freud aux groupes et aux ensembles intersubjectifs, l'hypothèse d'une psyché de masse (*Massenpsyche*) ou d'une âme de groupe (*Gruppenseele*) avancée dans la conclusion de *Totem et Tabou* n'est pas la pure et simple transposition d'une notion empruntée à la psychologie des peuples, à l'ethnologie ou à la psychologie sociale de son temps. Reprise et élaborée en plusieurs endroits et en des temps successifs de l'œuvre freudienne, cette hypothèse suppose que des formations et des processus psychiques sont inhérents aux ensembles intersubjectifs ; elle implique que la réalité psychique n'est pas localisée tout entière dans le sujet considéré dans la singularité de son appareil psychique.

Trois modèles du groupement. — De 1912 à 1938, de *Totem et Tabou* à *L'homme Moïse*, trois modèles vont tenter de rendre compte des formations et des processus de la réalité psychique mis en jeu dans le

passage qualitatif de l'individu à la série, et de la série à l'ensemble intersubjectif organisé.

Le premier modèle introduit avec *Totem et tabou* la notion que la réalité psychique propre à l'ensemble se dégage des effets de l'alliance fraternelle pour tuer le Père de la Horde primitive. Freud décrit ainsi le passage de la Horde au Groupe institué dans la culture : les fils, ligués contre le chef de la Horde admiré et haï, fomentent et accomplissent un jour le meurtre du père archaïque ; ils dévorent son cadavre au cours du repas cannibalique qui suit ce meurtre, mais aucun ne peut assumer l'héritage et la place du Père, chacun empêchant l'autre de le faire. Ce premier temps psychique, celui de l'incorporation du père tué (G. Rosolato), signe l'échec du processus d'introjection des qualités du Père mort en chacun.

Le sentiment de culpabilité, la tolérance réciproque et l'énoncé des interdits fondamentaux rendront possible la mise en place de ce processus. Il aboutira à la naissance de la communauté des frères, fondée sur deux principes : l'instauration du totémisme garantit qu'une entreprise semblable ne se produira jamais plus ; le renoncement à la possession de toutes les femmes oblige à ne s'unir qu'à celles qui n'appartiennent pas au clan. L'interdit du meurtre et l'exogamie rendent possible les échanges symboliques.

Psychologie des masses et analyse du Moi est l'occasion de proposer un second modèle du processus psychique de groupement : l'identification est le pivot qui ordonne la structure libidinale des liens intersubjectifs. Les effets des identifications mutuelles par lesquelles s'effectue la translation des formations intrapsychiques sur une figure commune et idéalisée sont le meneur, ou « le chef », et « l'esprit de corps ». Cette translation ou *transfert* implique de la part de chaque sujet un abandon d'une partie de ses propres idéaux et de ses propres objets d'identification.

Avec *Malaise dans la civilisation* (1929), Freud propose un troisième modèle : le principe en est ici le

renoncement mutuel à la réalisation directe des buts pulsionnels. Le pacte de renoncement rend possible l'amour et le développement des œuvres de civilisation. La communauté qui résulte de ce pacte est fondée sur le droit : elle garantit la protection et les obligations obtenues en échange de cette limitation. Dans ce texte, Freud introduit une nouvelle fois le narcissisme au centre des formations collectives : le narcissisme de « petites différences » délimite l'appartenance, l'identité et la continuité de l'ensemble ; il distingue chaque groupe de tout autre. Cette « troisième différence », à côté de celles du sexe et de la génération, spécifie le rapport de chaque sujet à la psyché de groupe dans lequel il est narcissiquement tenu, et qu'il entretient.

Ces trois modèles fournissent les bases du développement ultérieur des théories psychanalytiques du groupe. Ils contiennent trois hypothèses fondamentales : l'hypothèse d'une organisation groupale de la psyché individuelle ; l'hypothèse que le groupe est le lieu d'une réalité psychique spécifique ; l'hypothèse que la réalité psychique du groupe précède le sujet et la structure.

L'articulation entre ces trois modèles est esquissée par Freud : il décrit des formations psychiques intermédiaires et communes à la psyché du sujet singulier et aux ensembles (familles, groupes secondaires, classes, nations) dont il est partie constituante et partie constituée : ainsi l'Idéal du Moi, les différentes figures du Médiateur, les corrélats mythiques des fantasmes, la communauté des fantasmes et des identifications.

Toutefois ces propositions conserveront un caractère spéculatif tant que des dispositifs méthodologiques ne seront pas construits pour les mettre à l'épreuve de la clinique. Elles susciteront aussi des attitudes contradictoires et des résistances qui témoignent de leur ancrage à la fois central et marginal

dans la psychanalyse. Quelques raisons peuvent en être avancées : elles tiennent assurément à la complexité et à l'hétérogénéité du groupe comme objet théorique, à ses dimensions intrapsychiques, intersubjectives, institutionnelles et sociétales. Elles concernent aussi l'écart entre l'expérience et les élaborations théoriques partielles qu'en autorise la situation de la cure individuelle. Elles tiennent enfin à la résistance que provoque dans le groupe des psychanalystes la mise à jour des enjeux conflictuels qui le traversent.

II. — Quelques jalons de l'invention psychanalytique du groupe après Freud

L'entre-deux guerres. — Les premières formulations de Freud sur la psyché de groupe et sur la psychologie des masses vont fournir les bases théoriques pour engager quelques psychanalystes dans la voie d'une application thérapeutique de ces propositions. La plus radicale, mais inaboutie, fut sans doute celle de T. Burrow, dont la rencontre avec Freud en 1909 aux États-Unis est d'emblée marquée par le projet de proposer la psychanalyse à des sujets réunis en groupe. La psychanalyse apparaissait à Burrow trop exclusivement centré sur l'individu, excluant de son champ les forces sociales qui le déterminent et qui pour une part sont responsables de sa pathologie.

Sa « philo-analyse » soutenait que l'analyse de l'individu ne peut être complète sans l'analyse du groupe dont il fait partie : le groupe lui apparaissait ainsi comme le cadre naturel du traitement. La réticence de Freud à ces propositions, le fait que Burrow ne se soit pas engagé avec lui dans une analyse (pour cause de guerre mondiale) ne l'ont pas empêché de conduire des expériences de thérapie dans le cadre de ce qu'il a nommé, dès 1927, groupanalyse.

Une continuité dans la conception du groupe et de ses fonctions s'établit entre T. Burrow et S.-R. Slav-

son et, sans doute, tout le courant nord-américain (H.-D. Kibel, O. Kernberg, par exemple). S.-R. Slavson fut l'un des premiers, dès 1934, à mettre en œuvre un traitement des enfants et des adolescents par le moyen du groupe. Son objectif était d'organiser ces groupes de telle sorte que, dans un climat permissif, et sous la présence d'un thérapeute neutre intervenant *a minima*, les enfants établissent entre eux de bonnes relations. Le postulat de cette pratique est que toute psychopathologie se constitue dans un milieu familial déficient ou traumatisant ; elle se caractérise par une faiblesse insigne de la constitution du Moi du jeune enfant et de l'adolescent, et par leur médiocre ou insuffisante capacité d'intégration des conflits. Le modèle sous-jacent est donc ici celui du fonctionnalisme de l'Ego-psychology. Dans la mesure où le groupe est organisé pour restaurer et consolider ces fonctions intégratives du Moi, il améliore le contrôle des pulsions, assure la catharsis des conflits, renforce l'adaptation à la réalité et développe les capacités de sublimation : tout bon groupe doit permettre au Moi de s'étayer sur lui pour retrouver un fonctionnement harmonieux. Dans cette perspective, qui inspire aussi celle de K. Redl, l'interprétation psychanalytique est presque toujours rapportée à l'individu et rarement au groupe : celui-ci n'a pas de vie propre et ne fait pas, en conséquence, l'objet d'une théorisation spécifique.

Il en va de même pour L.-K. Wender et pour P. Schilder qui au début des années 30, considèrent le traitement en groupe comme une des activités du psychanalyste et en proposent l'utilisation aux patients états-limite. La théorie de Wender s'appuie sur l'observation du besoin de faire partie d'une communauté chez le sujet malade ; elle postule l'homologation du groupe en tant que communauté à la famille. P. Schilder utilise le traitement thérapeutique de groupe pour rétablir les formations psychiques distordues, spécialement les idéologies, sous l'effet de l'influence familiale.

Les travaux et les expériences de ces précurseurs accordent au groupe une importance fonctionnelle pour la thérapie individuelle. Il faudra attendre le début des années 40 pour que le dispositif de groupe soit pensable comme entité spécifique par des psychanalystes confrontés au traitement clinique de certains patients souffrant de pathologies aiguës.

La plupart de ces psychanalystes devaient traiter ces problèmes dans des dispositifs psychiatriques qui au total les aggravaient, selon une logique folle d'appareillage de la folie avec les institutions dont la tâche primaire est précisément de la soigner : ce fut le cas de E. Pichon-Rivière et de J. Bleger à Buenos Aires. Beaucoup d'entre eux, comme S.-H. Foulkes à Londres, ont dû rechercher des alternatives thérapeutiques devant des échecs de la cure type : les aménagements nécessaires étaient alors difficilement pensables avec les catégories de la psychanalyse elle-même. D'autres encore ont eu à prendre en charge des situations d'urgence, des névroses traumatiques engendrées par la guerre, et ils ont dû inventer des dispositifs économiques (au sens financier et psychique du terme) pour les traiter, découvrant ainsi leur efficacité : ce fut le cas de W.-R. Bion à Londres au début de la seconde guerre mondiale. D'autres enfin, dans la tradition française de la première révolution psychiatrique, montraient que les institutions de soins ont une capacité thérapeutique pour les malades psychotiques chroniques et qu'il est possible de mettre en œuvre un traitement de groupe qui mobilise les processus individuels et utilise les processus institutionnels : Daumezon, Oury, Paumelle, Racamier, Tosquelles furent en France des pionniers de la seconde révolution psychiatrique.

Les moments fondateurs : Londres, 1940. — Un des premiers foyers de l'invention psychanalytique du

groupe se forme à Londres, en 1940 : quelques semaines après la mort de Freud, quelques mois après le début de la seconde guerre mondiale, deux psychanalystes de sensibilité très différente, Bion et Foulkes, mettent en œuvre un dispositif de groupe qu'ils instituent sur le modèle de la cure : ils fondent les bases d'une théorie des groupes à partir de cette nouvelle situation psychanalytique.

W.-R. Bion (1961) a développé un puissant modèle théorique pour rendre compte des formations et des processus de la vie psychique dans les groupes ; il a mis en évidence la ressemblance de leurs traits avec les phénomènes décrits par M. Klein dans ses théories sur les objets partiels, les angoisses psychotiques et les défenses primaires. Les concepts qu'il a forgés prennent en considération le groupe comme entité spécifique et permettent de qualifier de groupaux les phénomènes qui s'y produisent.

Il distingue deux modalités du fonctionnement psychique dans les petits groupes : le *groupe de travail* où prévalent les exigences des processus secondaires qui organisent la représentation de l'objet et de l'objectif du groupe, l'organisation de sa tâche et des systèmes de communication requis pour sa réalisation. Le *groupe de base* où prédominent les processus primaires sous la forme de présupposés de base (*basic assumption*) en tension avec le groupe de travail. Le passage du groupe de base au groupe de travail s'effectue selon une oscillation qui n'implique pas une dialectique de dépassement.

En effet le concept de présupposé de base a été formé par Bion pour qualifier les différents contenus possibles de la mentalité de groupe. Les présupposés de base sont constitués d'émotions intenses, d'origine primitive, qui jouent un rôle déterminant dans l'organisation d'un groupe, la réalisation de sa tâche et la satisfaction des besoins et désirs de ses membres.

Ils sont et demeurent inconscients : soumis au processus primaire, ils expriment des fantasmes inconscients. Ils sont utilisés par les membres du groupe comme des techniques magiques destinées à traiter les difficultés qu'ils rencontrent, et notamment à éviter la frustration inhérente à l'apprentissage par l'expérience. Les présupposés de base sont aussi des réactions groupales défensives contre les angoisses psychotiques réactivées par la régression imposée à l'individu dans la situation de groupe.

Le courant bionien s'est développé en Angleterre et dans de nombreux pays : M. Pines en a proposé un bilan dans un ouvrage assez représentatif (sauf en ce qui concerne les travaux français et italiens), tandis que R. D. Hinshelwood en a développé les effets dans la pratique des communautés thérapeutiques.

Le courant de la *Group-analysis* a été constitué par S.-H. Foulkes, J. Rickman et H. Ezriel notamment, sur des bases théoriques et méthodologiques sensiblement différentes de celles de Bion. Formé à Francfort auprès de K. Goldstein, Foulkes a conservé les idées centrales du Gestaltisme – celle-là même qui inspirera K. Lewin – et de l'approche structurale du comportement : la totalité précède les parties, elle est plus élémentaire qu'elles, elle n'est pas la somme de ses éléments ; l'individu et le groupe forment un ensemble du type figure-fond ; l'individu dans un groupe est comme le point nodal dans le réseau des neurones.

Au sens large, la groupanalyse est une méthode d'investigation des formations et des processus psychiques qui se développent dans un groupe ; elle fonde ses concepts et sa technique sur certaines données fondamentales de la théorie et de la méthode psychanalytiques, et sur des élaborations psychanalytiques originales requises par la prise en considération du groupe en tant qu'entité spécifique. Dans un sens

plus restreint, la groupanalyse est une technique de psychothérapie psychanalytique de groupe.

Cinq idées principales sont à la base de la groupanalyse fouldésienne : le parti d'écouter, de comprendre et d'interpréter *le groupe en tant que totalité dans « l'ici-maintenant »* ; la prise en considération du seul transfert « du groupe » sur l'analyste, et non des transferts intragroupaux ou latéraux ; la notion de *résonance inconsciente* (Ezriel précise : fantasmatique) entre les membres d'un groupe ; la *tension commune* et le dénominateur commun des fantasmes inconscients du groupe ; la notion de *groupe comme matrice psychique* et cadre de référence de toutes les interactions.

Les premières théories psychanalytiques du groupe sont des théories qui traitent le groupe comme une entité psychique spécifique. Elles établissent la différence entre l'espace intrapsychique reconnu par la pratique psychanalytique de la cure individuelle et un espace psychique engendré par les liens de groupe. En prenant appui sur les propositions de Freud – mais aussi sur celles de Lewin –, elles mettent en évidence que le groupe n'est pas la somme de processus individuels, mais qu'il possède une organisation spécifique dont l'inventaire et le fonctionnement allait pouvoir être entrepris. Selon ces théories et à des variantes près, les contributions des sujets participants du groupe sont considérés comme des processus et des contenus, anonymes et desubjectivisés, contribuant à la formation de la mentalité de groupe (Bion) ou subordonnés à la matrice groupale (Foulkes).

Le courant fouldésien s'est développé en Angleterre et à travers le monde comme une référence théorique fortement soutenue par une École de formation de groupanalystes (cf. M. Pines, 1983). En Angleterre les principaux travaux ont été menés par P.-B. de Maré, M. Pines, D. Brown. Hors d'Angleterre, dans les courants nord-américains, dans certains pays d'Amérique latine, dans les courants suisses (R. Battagay,

P.-B. Schneider) italiens (F. Napolitani, F. Di Maria) et allemands (K. Koenig, A. Heigl-Evers, K. Husemann, R. Schindler), et autrichiens (W. Schindler).

Les propositions de Foulkes ont été reçues en France avec une certaine ambivalence. D'un côté elles fournissaient de puissants modèles d'intelligibilité des processus groupaux. D'un autre côté, ce sont des théories d'où le sujet, avec ce qui le singularise (son histoire, son emplacement dans le fantasme inconscient, l'idiosyncrasie de ses pulsions, de ses représentations, de ses mécanismes de défense), pouvait disparaître dans l'attention portée au groupe en tant qu'entité spécifique. Une partie de l'opinion psychanalytique trouvait en Lacan un écho lorsqu'il fustigeait « les effets de groupe comme surcroît d'aliénation du sujet dans les identifications imaginaires » et les allégeances arasantes à l'impératif de la « Masse ». Pour que les idées d'outre-Manche (et d'outre-Atlantique) soient accueillies en France, il fallait d'abord restituer au groupe sa valeur d'objet psychique pour ses sujets : alors des recherches pourraient s'engager sur les articulations entre le groupe et le sujet singulier considéré comme sujet du groupe.

La contribution de M. Balint à la théorisation psychanalytique du groupe doit être rappelée, bien que sa connaissance des processus profonds de la dynamique des groupes semble avoir été restreinte et qu'il n'ait pas pratiqué la psychothérapie de groupe. Son influence fut considérable dans la mise en œuvre du groupe comme moyen d'apprentissage de nouvelles conduites professionnelles et comme terrain de recherche sur les processus relationnels des médecins. Balint a su utiliser les ressources de l'identification au leader et entre les membres du groupe pour soutenir la construction de leur identité professionnelle. Ses références théoriques sont empruntées à Bion, mais là n'est pas son originalité. Elle tient sans doute à son héritage ferenczien, à sa théorie de l'amour primaire ; elle se fonde sur l'importance des contacts et des échanges avec l'environnement dès la naissance et, corrélativement, sur rôle déterminant qu'il attribue à l'expérience de séparation dans les modalités de l'émergence de l'objet : les conduites typiques,

onophiles (d'agrippement) ou philobates (d'éloignement), en sont les conséquences. Les idées de Balint ont été relativement peu développées dans les théories psychanalytiques du groupe. Ses collègues anglais (Gosling, Turquet) ont surtout développé les aspects techniques de ce groupe de travail particulier, engageant des analyses précieuses sur les identifications précoces « par la peau du voisin » et mettant en évidence les angoisses éprouvées par les participants en groupes larges ou vastes. En France, les travaux de J. Guyotat, de M. Sapir et de A. Misse-nard ont apporté des vues nouvelles sur le régime des identifications et des affiliations qui fonctionnent dans tous les groupes.

Les moments fondateurs : Buenos Aires, 1950. — La psychanalyse argentine dans son ensemble est traversée par les apports de E. Pichon-Rivière et de J. Bleger : leur contribution spécifique est d'avoir tenté une articulation consistante entre l'espace psychique individuel et l'espace psychique du groupe et des institutions.

E. Pichon-Rivière (1971) propose une compréhension du groupe située à l'articulation entre certaines hypothèses psychanalytiques et des hypothèses empruntées autant à la psychologie génétique et à la psychologie sociale qu'à divers courants philosophiques. Il postule une psychologie sociale dont l'objet d'étude est « le développement et la transformation d'une relation dialectique entre la structure sociale et la configuration du monde interne du sujet, relation qui est abordée à travers la notion de *lien* ». Il propose simultanément une théorie du sujet dans laquelle le sujet n'est pas seulement un sujet en relation, mais aussi un *sujet produit* dans une praxis : « il n'est rien chez lui qui ne soit la résultante de l'interaction entre individu, groupes et classes ».

Le concept de lien est central dans l'œuvre de Pichon-Rivière. Sa réflexion a pour point de départ, dès 1936, les problèmes posés par le traitement de la folie dans le cadre de la psychiatrie sociale à laquelle il

travaille à donner forme et outils conceptuels. Un grand nombre de ces outils sont empruntés à la psychosociologie de la communication et à la théorie des rôles, approches qui donnent d'emblée le sujet non comme un être isolé, mais comme inclus dans un groupe dont la base est la famille : et puisque le groupe familial est inséré dans le champ social qui lui confère sa signification, la conceptualisation qui en résulte sera donc essentiellement psychosociale, sociodynamique et institutionnelle. Pichon-Rivière comprendra ainsi que l'apparition de la psychose chez un membre de la famille est un « émergent » original qui exprime et prend en charge la maladie mentale de toute la famille : le délire que construit un membre de la famille doit donc se comprendre comme une tentative de résolution d'un conflit déterminé et, en même temps, comme une tentative de reconstruire non seulement son monde individuel mais principalement celui de son groupe familial, secondairement le social lui-même.

C'est toujours l'expérience hospitalière qui conduit Pichon-Rivière à inventer ce qu'il nommera les *groupes opératifs* : il organise pour les infirmiers des groupes d'apprentissage au cours desquels il dispense ses connaissances de psychiatre en les soumettant à leur élaboration. Les attitudes des infirmiers changent, leur compétence s'accroît. Sur la base de cette expérience il propose en 1958 la notion de Schéma conceptuel référentiel et opératif (SCRO). Le schéma *conceptuel* est un ensemble organisé de concepts généraux sur les conditions dans lesquelles les phénomènes empiriques apparaissent et sont reliés entre eux : le schéma est *référentiel* dans la mesure où il se rapporte au champ (ou au fait concret) sur lequel on réfléchit et opère, aux connaissances auxquelles on se réfère pour réfléchir et opérer ; le schéma est *opératif* dans la mesure où il manifeste l'adéquation de la pensée et de l'énoncé avec son objet, cette opérativité étant source de découverte. Pichon-Rivière développera les applications de ce modèle dans divers domaines : groupes familiaux et groupes d'apprentissage, théorie du lien, théorie des groupes internes, théorie de la communication.

Un des apports fondamentaux de J. Bleger à la théorie psychanalytique du groupe est la distinction

qu'il propose d'établir (1971) entre deux niveaux ou modalités de sociabilité : la sociabilité syncrétique et la sociabilité par interaction. La première est la plus originale, mais elle ne peut se comprendre sans la seconde. La notion de syncrétisme, centrale dans la théorie de Bleger, définit un état de non-discrimination qui compose la réalité psychique de l'individu, mais aussi de tout groupe et de toute institution. Chez l'individu, cet état de non-individuation est constitué des parties du Moi syncrétique déposé dans un contenant, dont Bleger a théorisé un aspect essentiel dans sa théorie du cadre. Tout comme cadre et processus sont corrélatifs l'un de l'autre, Bleger soutient que paradoxalement « l'identité d'un individu est tributaire de son Moi syncrétique ». Quant à la sociabilité par interaction, elle implique une relation d'objet interne, une différenciation dans l'espace psychique et dans l'espace intersubjectif.

Les recherches contemporaines des psychanalystes argentins s'expriment dans les travaux sur les « configurations de liens », elles visent une problématique transversale à la diversité des liens : de couple, de parents, de filiation, de famille, de groupe et d'institution. Les travaux de références se développent dans le cadre de l'Association argentine de psychologie et de psychothérapie de groupe, avec les apports notables de J. Puget et I. Berenstein, M. Bernard, D. Maldavsky, M.-L. Cao... L'héritage de E. Pichon-Rivière s'exprime aujourd'hui peut-être davantage dans les recherches sur les groupes d'apprentissage et d'intervention dans le champ social (A. de Quiroga). Les recherches de l'École argentine ont été diffusées en Europe avec la diaspora sud-américaine consécutive aux années de dictature : en Espagne avec les travaux de Grinberg, Caparros et Kesselmann, en France avec le relai de A. Eiguer notamment, en Italie avec A. Bauleo et J. Onderza Linares.

Les moments fondateurs : Paris, 1960. — En France, le développement des pratiques psychanalytiques de groupe à la fin de la seconde guerre mondiale se fit, pour une part non négligeable, sous l'effet des efforts entrepris pour reconstruire l'organisation éco-

nomique et sociale ébranlée par le conflit dont le pays venait de sortir. La prise en considération des impératifs de santé publique et de gestion des ressources thérapeutiques a facilité l'entrée des pratiques et des théories groupales dans les milieux « psychistes ». Ces pratiques présentaient plusieurs sortes d'avantages : la possibilité de proposer des soins psychiques à un plus grand nombre de sujets était particulièrement congruente avec les objectifs de la Sécurité sociale nouvellement créée ; le renforcement des processus de socialisation, notamment dans l'institution psychiatrique, participait à la critique du caractère chronicisant et concentrationnaire de ces institutions ; des techniques de groupe utilisées dans l'entreprise pour élaborer et gérer un projet collectif, stimuler la créativité, améliorer les « relations humaines », renforçaient la cohésion sociale et les Idéaux du Moi. Tous ces objectifs inégalement explicités rencontraient plus ou moins les courants issus de l'*Ego psychology* alors en plein essor ; l'accent qu'ils mettaient sur les processus de resocialisation et de réadaptation du Moi développait à l'échelle de la société une forme de l'illusion : faire du groupe le levier psychologique de la résolution des problèmes sociaux. Vieille utopie dont les déterminants seront pointés par les critiques de l'idéologie incluse dans les courants groupalistes américains, notamment dans les projets grandioses d'un Moreno qui trouvait en Europe un écho alors considérable.

Pour une autre part, l'essor des investigations psychanalytiques sur le groupe est étroitement lié aux vicissitudes qui ont affecté le mouvement psychanalytique français au début des années 60 : conflits et scissions consécutives aux divergences sur la formation psychanalytique et sur la conduite de la cure, création de nouvelles institutions, l'École freudienne de Paris en 1963, l'Association psychanalytique de France

en 1964. Ces ruptures et ces créations sont accompagnées de violents effets de groupe, à la fois cultivés et dénoncés : leur consistance traumatique entretiendra une excitation activiste ou paralysante, répétant ainsi l'emprise du groupe sur les premiers psychanalystes et le renforcement de l'interdit de le penser : *a fortiori* d'en élaborer une pratique qui soit reconnue comme psychanalytique. Le clivage entre le rôle considérable joué par le groupe dans la fondation de la psychanalyse, et son rejet comme objet antipsychanalytique, impropre à l'élaboration psychanalytique, ne pouvait que produire un retour de la violence dans le réel des institutions.

Un troisième mouvement s'exerce en sens inverse du premier et du second. Des psychanalystes, naguère liés à Lacan, entreprennent la critique d'une approche psychologisante des groupes qui appliquerait en surface les concepts psychanalytiques sans les repenser dans le rapport à leur objet. Ils critiquent aussi la dynamique des groupes lewinienne et le courant morénien, et spécialement son imaginaire de la guérison sociale par le psychodrame et la sociométrie. Ces mouvements et ces critiques vont stimuler le travail des psychanalystes français qui s'intéressent au groupe, soit en privé, soit le plus souvent dans le cadre de l'institution psychiatrique ou dans le cadre d'associations de recherches psychanalytiques et de formation par le moyen du groupe.

Les hypothèses qui organisent les travaux des psychanalystes français sur le groupe au milieu des années 60 peuvent se résumer en trois propositions principales :

1) *Le petit groupe comme objet* : J.-B. Pontalis (1963) a restitué au groupe sa valeur d'objet psychique pour ses sujets : « il ne suffit pas de déceler les processus inconscients qui opèrent au sein d'un groupe, quelle que soit l'ingéniosité dont on sache

alors faire preuve : tant qu'on place hors du champ de l'analyse l'image même du groupe, avec les fantasmes et les valeurs qu'elle porte, on élude en fait toute question sur la fonction inconsciente du groupe ». Mis en perspective dans le champ psychanalytique, le groupe est d'abord considéré comme un objet d'investissements pulsionnels et de représentations inconscientes.

2) *Le groupe comme réalisation des désirs inconscients* : en 1966 D. Anzieu propose un modèle d'intelligibilité du groupe comme entité à partir du modèle du rêve : le groupe est, *comme* le rêve, le moyen et le lieu de la réalisation imaginaire des désirs inconscients infantiles. Selon ce modèle, les phénomènes divers qui se présentent dans les groupes s'apparentent à des contenus manifestes, ils dérivent d'un nombre limité de contenus latents. Si le groupe est comme le rêve une réalisation imaginaire d'un désir, alors les processus primaires voilés par une façade de processus secondaires y sont déterminants. Le groupe, qu'il accomplisse efficacement la tâche qu'il s'est assignée ou qu'il soit paralysé, est un débat avec un fantasme sous-jacent. Il est une scène de projection des topiques internes. Comme le rêve, comme le symptôme, le groupe est l'association d'un désir inconscient qui cherche sa voie de réalisation imaginaire, et de défenses contre l'angoisse que suscitent dans le moi de tels accomplissements.

3) *L'appareillage groupal des psychés* : R. Kaës a reformulé à la fin des années 60 l'hypothèse selon laquelle le groupe est le lieu d'une réalité psychique propre. Cette réalité spécifique est produite, contenue, transformée et gérée par ce qu'il a appelé un appareil psychique groupal, au principe duquel agissent des *organiseurs inconscients* décrits comme des « groupes internes ». La prise en considération des effets de la groupalité psychique dans l'orga-

nisation des processus de groupe permet d'établir les principes de cet appareillage psychique et de mettre en évidence ses processus de transformation. Le modèle de l'appareillage psychique groupal est centré sur les articulations entre le sujet et le groupe, précisément sur les nouages des effets de groupe avec les effets de l'inconscient.

Les recherches qui se sont développées en France dans la théorie psychanalytique des groupes ont progressivement intégré les données des travaux anglo-saxons, plus particulièrement les concepts et la démarche de Bion : c'est le cas pour les recherches de O. Avron, de J.-C. Rouchy, ce dernier travaillant aussi avec les concepts issus des travaux de M. Torok et N. Abraham ; d'autres auteurs affiliés au courant inauguré par D. Anzieu et J.-B. Pontalis (A. Missenard, J. Villier, E. Gilliéron, R. Kaës...), ont maintenus les références initiales, enrichissant leurs propres travaux par les concepts empruntés à des psychanalystes comme P. Aulagnier, S. Lebovici, P.-C. Racamier. D'autres ont développé des pratiques de thérapie familiale et de groupe d'enfants, ou des groupes à médiation (sonore, plastique) en étroit rapport avec les recherches psychanalytiques sur les groupes et ont apporté des contributions originales à la théorie (J. Lemaire, A. Ruffiot, S. Decobert, G. Haag, A. Eiguer, G. Decherf, J.-P. Caillot, E. Granjon, A. Carel, E. Lecourt...). En Argentine, les références à l'École française sont repérables dans des travaux sur les groupes.

Le développement de la recherche en Italie dans les années 60. — Les recherches qui se mettent en place en Italie à partir du début des années 60 prennent leur essor avec les activités de psychothérapie de groupe, sous l'influence de psychiatres et de psychanalystes ; la plupart d'entre eux travaillent avec des psychosociologues qui ont accumulé une riche expérience dans le domaine de l'entreprise. Cette proximité infléchira sans doute leur intérêt pour les institutions de soin dans lesquels les premiers groupes vont se mettre en place. F. Napolitani organise à Rome la première communauté thérapeutique et, dans l'optique de la pratique foulkésienne, les premières expériences de groupe-analyse. L. Ancona se joint à

lui dans les années 65. Dans le même temps, Galli et D. Napolitani organisent à Milan plusieurs communautés thérapeutiques ainsi que des groupes analytiques thérapeutiques et de formation. Un trait remarquable du développement ultérieur de l'activité groupanalytique et thérapeutique est qu'il sera fondé sur un travail de formation et de théorisation dans le cadre d'institutions d'analyse groupale très structurées, dont le modèle est fourni par l'Institut de Groupe-analyse créée à Londres par Foulkes. C'est d'ailleurs cette référence théorique qui prévaut dans les travaux de F. et D. Napolitani (bien que pour D. Napolitani la référence bionienne s'affirmera de plus en plus), dans ceux de L. Ancona, de F. Di Maria, de S. de Risio.

Quant au courant bionien, il est représenté en Italie par les travaux de F. Corrao, F. Fornari, P. Perroti, C. Neri, A. Correale, L. Boccanegra, M. Sarno, E. Gaburri... ; il s'est particulièrement intéressé aux problèmes de la pensée et des processus de transformation. L'Italie bénéficie aussi de l'influence de S. Resnik, dont les travaux sur les dimensions psychotiques de la groupalité stimulent de nombreuses recherches des deux côtés des Alpes.

Trois objets de la théorisation psychanalytique du groupe. — L'influence des courants qui soutiennent les principales théories psychanalytiques du groupe s'est étendue selon des rythmes et des forces d'attraction fort diverses à l'intérieur des pays d'origine et hors de leurs frontières. Plutôt que de brosser un portrait suffisamment informé de ces développements, ce que ne permet pas le cadre de cet ouvrage, nous allons en présenter les contributions aux grands problèmes de la recherche théorique.

Trois principales tendances partagent les théories psychanalytiques du groupe. La première est centrée sur le groupe comme lieu d'une réalité psychique qui lui est propre : divers modèles d'intelligibilité sont pro-

posés pour rendre compte des formations et processus qui y sont à l'œuvre. La seconde tendance introduit plus directement la question du sujet dans le groupe : les théories privilégient l'analyse du lien intersubjectif en portant l'attention sur les aspects de la réalité psychique que le groupe mobilise chez les sujets qui forment lien dans le groupe. Une troisième tendance s'attache à comprendre dans quelles conditions et de quelle manière le groupe contribue à organiser la vie psychique du sujet ; ces théories introduisent l'intersubjectivité dans une problématique du sujet singulier comme sujet du groupe et sujet de l'inconscient.

Avant d'exposer ces théories, il est indispensable de présenter brièvement dans quelles conditions méthodologiques elles sont produites.

III. — Situation de groupe et méthode psychanalytique

L'inconscient, ou la réalité psychique inconsciente, est l'hypothèse constitutive de la psychanalyse. Toutefois les énoncés de cette hypothèse ne sont pas établis une fois pour toutes, pour trois principales raisons : la première est que la réalité psychique inconsciente n'est connaissable que d'une manière indirecte, par ses effets, dans les constructions que sont les rêves et les symptômes, ou dans ses irruptions à travers les actes et les lapsus¹ ; la seconde raison consiste dans les résistances que cette connaissance suscite chez le sujet épistémique, identiquement sujet de l'inconscient ; la troisième raison est que cette connaissance n'est possible

1. La psychanalyse ne prend pas en considération l'ensemble des phénomènes psychiques, mais seulement ce que Freud appelle « la réalité psychique », dont la consistance, la cohérence et la résistance caractérisent certaines formations psychiques remarquables : le fantasme en est le paradigme, et par suite toutes les formations qui ont une structure homologue au fantasme, tels que le symptôme et le rêve.

et concevable qu'à travers un dispositif approprié à développer une situation psychanalytique, c'est-à-dire : une situation telle que le sujets de l'inconscient – analyste et analysant – soient à la fois en mesure de s'engager dans l'exploration des effets de l'inconscient, mais aussi de s'en dégager, produisant ainsi et le mouvement de la transformation de la réalité psychique inconsciente et le mouvement de la connaissance de l'inconscient.

Le paradigme historique de la situation psychanalytique est la cure individuelle des adultes névrosés. En définissant la règle fondamentale qui rend efficaces le transfert, le processus associatif et les énoncés interprétatifs, la psychanalyse a construit une situation propre à mettre en travail les processus et les formations de l'Inconscient dans la psyché d'un sujet considéré dans la singularité de sa structure et de son histoire. Ce faisant, elle a pratiqué une découpe méthodologique congruente avec son objet théorique : sans cette découpe, ou ce cadrage, les formations et les processus de l'Inconscient ne pourraient se manifester et être reconnus dans ce qu'ils sont pour tel sujet singulier, dans cette situation. C'est à travers ce paradigme que, pour l'essentiel, elle a produit sa théorie.

Pour l'essentiel en effet, car ce paradigme n'a jamais été le seul moyen de la connaissance de l'inconscient : les spéculations, la mise à l'épreuve des hypothèses issues de la situation psychanalytique dans des champs différents de celui de la cure, les aménagements du dispositif sous l'effet des exigences de la clinique ont contribué à cette connaissance et ont, de ce fait, transformé les énoncés de la théorie.

En cadrant son objet par le dispositif où il se produit, la psychanalyse laisse ainsi subsister, au-delà de la bordure qu'elle institue, une part d'inconnu, un reste. La méthode contient donc un principe de possibilité et un principe de limitation : ces deux principes définissent le champ de ses objets théoriquement connaissables.

Lorsqu'un objet nouveau se propose à la connaissance psychanalytique – non plus le sujet singulier,

mais un ensemble de sujets singuliers –, il est impératif de construire une situation de référence qui permette de qualifier les caractéristiques de cet objet du point de vue de l'hypothèse psychanalytique.

Le groupe qui constitue l'objet des pratiques et des théorisations psychanalytiques est une construction de la méthode : un dispositif de groupe est construit de telle sorte que les caractéristiques générales de la méthode psychanalytique y produisent leurs effets de connaissance de l'Inconscient, de traitement des troubles psychiques, de transformation du rapport du sujet à son histoire. Cette construction a donc pour critère la réponse à la question : comment la situation de groupe fait apparaître des configurations, des processus et des formations de l'Inconscient inaccessibles autrement¹.

Les caractéristiques morphologiques du groupe. —

Les caractéristiques morphologiques du groupe mobilisent certains effets de l'inconscient et définissent un espace spécifique de la réalité psychique. Trois caractéristiques infléchissent de manière décisive les critères méthodologiques de la situation psychanalytique de groupe : la pluralité, le face à face, l'interdiscursivité.

Nous allons examiner principalement quelques effets de la pluralité, qui est ici une caractéristique remarquable. Le groupe rassemble en effet plusieurs sujets, le plus souvent étrangers les uns aux autres au moment de la rencontre initiale. Chacun des membres du groupe se trouve ainsi confronté à une rencontre multiple et intense avec plusieurs autres, objets d'investissements pulsionnels, d'émois, d'affects et de représentations divers, en résonance ou en dissonance les uns avec les autres. Je suppose que, dans une telle

1. La question de la méthode psychanalytique en situation de groupe est largement développée dans R. Kaës, 1994.

situation, une co-excitation interne et une co-excitation mutuelle importantes se produisent et s'entretiennent dans un jeu complexe de projections et d'identifications réciproques.

La pluralité dans la situation de groupe développe des expériences passagères de débordement et de mise en faillite de la capacité d'associer les stimulations excitatrices avec des représentations. Ces expériences sont potentiellement traumatogènes si les dispositifs pare-exciteurs sont insuffisants. Certaines conditions qui concourent à la formation de l'inconscient originaire sont ainsi réunies, si l'on admet l'hypothèse de Freud selon laquelle l'originaire se constitue probablement à l'occasion de la rupture du pare-excitation.

Avançons ici l'idée d'une corrélation plus ou moins constante entre les composantes intrapsychiques et les composantes intersubjectives du pare-excitation. Du fait de la pluralité et de la « relation d'inconnu » qui s'y noue, les membres du groupe mettent en place des mécanismes de défense conjoints et communs : des identifications d'urgence, un certain renoncement à des réalisations pulsionnelles directes consenti tacitement et à l'insu de chacun ; « on » produit ainsi un certain agencement inconscient des zones psychiques où le lien est possible. Dès les tout premiers instants de la vie des groupes le refoulement, le déni ou le clivage des représentations dangereuses travaillent à la production de l'inconscient. Ces mécanismes de défense coconstruits forment le principe des alliances inconscientes. Les contenus inconscients de ces alliances font retour dans les modalités des transferts et du travail associatif, selon les voies propres à chacun mais aussi à travers les productions psychiques du groupe en tant qu'ensemble.

Les transferts. — La pluralité a une incidence sur la topique, la dynamique et l'économie des transferts :

le groupe est un lieu d'émergence de *configurations particulières du transfert*. Les transferts, multilatéraux, sont diffractés sur les objets prédisposés à les recevoir dans le groupe : analyste(s), mais aussi membres du groupe, groupe, hors groupe. Pour un même sujet, ces transferts sont connectés entre eux, et une part essentielle du travail du psychanalyste est de repérer ces connexions : leur topique, leur dynamique et leur économie sont un des objets du travail de l'interprétation. Les membres d'un groupe sont entre eux dans une relation différente de celle qu'établirait chacun avec son analyste : les transferts sont répartis ou diffractés sur l'ensemble des membres du groupe. Il ne s'agit pas d'une dilution du transfert. On dira plutôt que, pour chaque sujet considéré dans sa singularité, le dispositif de groupe permet de diffracter sur la scène synchronique du groupe des connections d'objets de transfert constitués dans la diachronie. Cette caractéristique des transferts en situation de groupe qualifie un des apports spécifiques de l'approche groupale à la compréhension de la transmission psychique : le déploiement synchronique, dans le transfert, des nœuds diachroniques formés dans l'intersubjectivité. L'espace groupal permet ainsi une actualisation de ces « connections de transfert » dont Freud avait eu l'intuition au cours de l'analyse de Dora. La situation psychanalytique groupale rend ainsi possible la connaissance des rapports que le sujet entretient : 1 / avec ses objets inconscients et entre eux ; 2 / avec les objets inconscients des autres et entre ces objets.

Le fait qu'en situation de groupe le psychanalyste soit objet de transferts simultanés de plusieurs sujets et qu'il ne soit pas le *seul* objet du transfert définit des conditions particulières de contre-transfert. La précession du psychanalyste en situation de groupe, et parce qu'il s'agit d'un ensemble réuni par le psy-

chanalyste, confère d'emblée à cette précession une valeur imaginaire de fondation ; elle mobilise *ipso facto* la fantasmatique de l'origine et la problématique de l'originaire.

L'intertransfert et l'analyse intertransférentielle. —

Lorsque plusieurs psychanalystes sont associés dans le travail psychanalytique en situation de groupe, ils ont à prendre en considération les effets de transfert introduits par leur choix d'œuvrer ensemble ; ils ont en outre à travailler sur leurs liens et leurs transferts mutuels ; ils ont surtout à débrouiller les effets de transfert dans le groupe induit dans leur contre-transfert. Le champ transféro-contretransférentiel qui se développe en situation de groupe appelle alors la prise en considération des intertransferts.

L'*intertransfert* est l'état de la réalité psychique des psychanalystes en ce qu'elle est induite par leurs liens dans la situation de groupe. L'*intertransfert* se spécifie par le fait que les psychanalystes transfèrent leur propre organisation intrapsychique sur leurs collègues, du fait même de ce qui est induit par la situation groupale : à la fois par les transferts qu'ils reçoivent et par leurs dispositions contre-transférentielles.

L'*analyse intertransférentielle* est l'élaboration ordonnée à la fonction psychanalytique dans cette modalité du dispositif de groupe¹. Cette analyse porte sur les *emplacements transférentiels alloués par chaque psychanalyste à l'autre psychanalyste* dans la situation de groupe, et sur les effets contre-transférentiels de chacun sur chaque autre : une telle analyse est une condition nécessaire à l'élaboration de l'interprétation. Sur cet aspect particulier de la technique,

1. Sur l'intertransfert et l'interprétation dans le travail psychanalytique groupal, cf. R. Kaës, in R. Kaës, A. Missenard *et al.* (1976, reprise en 1982).

la situation psychanalytique de groupe se distingue de celle de la cure individuelle.

Les processus associatifs. — La pluralité a une incidence directe sur l'organisation des processus associatifs et sur le travail de l'association. En situation de groupe, les énoncés de parole (et plus généralement de signification : mimiques, postures, gestes) sont insérés dans une pluralité de discours qui s'ordonnent selon un double axe synchronique et diachronique : lorsque les membres d'un groupe parlent, leurs énoncés sont toujours situés au point de nouage de deux chaînes associatives : celle commandée par leurs représentations-but individuelles et celle produite par l'ensemble des énoncés et commandée par les représentations inconscientes organisatrices des liens de groupe. L'*interdiscursivité* organise les énonciations et contextualise les énoncés selon ce double axe. Le mode de fonctionnement du processus associatif est donc plus complexe que celui qui fonctionne dans la cure individuelle.

La transformation introduite dans le paradigme méthodologique de la psychanalyse par le dispositif de groupe autorise de nouveaux champs de la connaissance de l'inconscient et du traitement des troubles psychiques. Ce dispositif fait d'abord apparaître que les processus psychiques de transformation sont « localisés » dans plusieurs lieux psychiques ; chaque appareil psychique individuel est le lieu d'un travail psychique singulier ; le groupe, en tant qu'appareil psychique de liaison et de transformation, génère et gère une réalité psychique spécifique. Il nous faut donc mieux la connaître.

Chapitre II

LE GROUPE COMME ENTITÉ SPÉCIFIQUE

Les modèles centrés sur le groupe comme entité sont organisés par les postulats théoriques divers. Les conceptions fonctionnalistes ont été les premières à se proposer comme modèle empirique ; leurs limites ont suscité les modèles structuralistes dans lesquels l'accent était mis sur la réalité psychique de l'ensemble ; en réaction contre ceux-ci, les modèles génétiques ont insisté sur les phases de développement qui se succèdent d'une manière ordonnée dans la vie des groupes. Les modèles de transformation ont tenté de rendre compte des relations dynamiques et économiques entre les sujets, la structure et l'histoire du groupe.

I. — Les modèles fonctionnalistes

Les modèles fonctionnalistes rendent compte principalement des fonctions accomplies par le groupe, des processus qui les servent, et accessoirement des individus qui le composent. Ces modèles conçoivent le groupe comme un système fonctionnel de relations d'interdépendance réciproques : le groupe existe à partir du moment où plusieurs individus réalisent mieux ensemble qu'isolément ce qu'ils désirent ou doivent réaliser. Les régulations et l'équilibre sont

privilegiés plutôt que les tensions et les changements, ceux-ci étant considérés seulement comme facteur de progrès dans l'accomplissement de ces fonctions. Le fonctionnalisme ne s'attache en effet aux dysfonctionnements que pour tenter de les éliminer : ce sont des entraves justiciables d'une intervention correctrice (sociothérapie ou psychothérapie *du* groupe).

Une telle approche parle essentiellement le langage organiste des besoins : la connaissance de l'anatomie et de la physiologie des groupes est nécessaire pour en assurer le *management*. Le groupe peut alors se fabriquer de telle sorte qu'il accomplisse sa tâche à travers les processus qui y conduisent. Les interactions seront donc ordonnées afin que les actions de chacun puissent servir l'intérêt collectif.

Cette orientation fondamentale des modèles fonctionnalistes s'impose pratiquement dans tous les autres modèles sous des formes variables, car d'une manière ou d'une autre les fonctions sont aussi à traiter comme des processus. Au sens large, les modèles fonctionnalistes s'attachent à répondre à une double question : comment et à quelles conditions fonctionne un groupe ? quelles sont les fonctions qui émanent du groupe et qui sont nécessaires à l'équilibre et à la performance de son organisation ? Examinons quelques fonctions capitales.

Les fonctions du meneur, le leadership. Les fonctions phoriques. — Les premiers modèles fonctionnalistes sont proposés par les psychologues, qui accordent une place considérable à la fonction du meneur. Dans la perspective de la psychologie fonctionnaliste, le meneur participe à la fonction plus générale du *leadership* : son rôle est d'abord de faire face à la satisfaction des besoins fondamentaux des membres du groupe, d'assurer la régulation des processus de groupe, notamment celles qui concernent la (bonne) communication, l'ajustement des places dans le

groupe, la gestion et l'arbitrage des conflits, la cohésion du groupe, de telle sorte que le groupe soit efficient dans la réalisation de sa tâche. Les membres du groupe suscitent et entretiennent ces fonctions.

Le point de vue psychanalytique sur le meneur est différent : le meneur est d'abord le représentant des parties de soi que les membres du groupe abandonnent pour les remplacer par un certain nombre de formations psychiques partageables avec les autres membres du groupe : une partie de leurs identifications et de leurs idéaux personnels, de leur propre système de protection et de régulation interne, la promesse de l'accomplissement de leurs désirs inconscients, la voie d'accès à cette réalisation et à l'effectuation de la tâche commune. En s'abandonnant au meneur comme dans un rapport amoureux, les participants s'identifient entre eux et à ce qu'il représente pour eux, en leur lieu et place. Ils délèguent au meneur la fonction de représenter leurs idéaux, leurs idées et leurs idoles, d'incarner les figures parentales tutélaires.

Examinant la fonction du *leadership* dans les groupes organisés par la méthode psychanalytique, A. Bejarano (1972) a caractérisé le meneur essentiellement par sa fonction résistante au processus analytique. Les fonctions qui spécifient le *leadership* peuvent s'étendre à d'autres membres du groupe. Dans une perspective qui permet de qualifier ces fonctions dans leur aspect intrapsychique et intersubjectif, nous avons décrit des *fonctions phoriques*, c'est-à-dire les fonctions de porte-symptôme, de porte-rêve, de porte-parole ou de porte-idéal (cf. chap. 3).

Les fonctions de l'Idéal. Le narcissisme des petites différences. — Les fonctions de l'Idéal sont des effets psychiques de la prématuration humaine à la naissance, dans la mesure où celle-ci maximalise la dépendance du Moi précoce à l'objet. L'idéalisation protège du manque et de l'incurie, de la dépendance et de la souffrance, en portant à un degré de perfection

absolue les qualités de l'objet. Ainsi se trouvent « assurés » l'autarcie narcissique et l'état d'omnipotence. L'objet est alors d'autant plus idéalisé que le Moi se trouve démuné pour faire face aux vicissitudes de son unité, de sa continuité et de sa protection. G. Roheim avait bien compris ceci en pensant que le groupe est une défense contre la détresse originaire.

Deux modalités de l'idéalisation déterminent des organisations différentes des fonctions de l'Idéal. L'idéalisation *primaire* structure le Moi Idéal qui assure, par la dénégation de la dépendance à l'égard de l'objet et de sa défaillance, l'autosuffisance narcissique et le recouvrement de l'omnipotence infantile. Sont ici en jeu les identifications primaires à la Mère toute-puissante, mais le Moi idéal est aussi l'héritier de la relation primitive au narcissisme parental : il est donc pour une part construit dans le lien à l'autre. L'idéalisation *secondaire* organise, dans la structure œdipienne, l'Idéal du Moi : dans ce cas l'objet incarne un idéal que le Moi voudrait établir en lui, il est aimé pour les perfections qu'il représente.

Ces deux formes de l'Idéal accomplissent leurs fonctions dans les groupes ; elles sont attribuées au groupe lui-même ou à un meneur (porte-idéal) par le mouvement des identifications. Chacun abandonnant une partie de ses idéaux personnels pour y substituer ceux du groupe et y adhérer, le groupe doit en garantir la validité et y obliger ses membres, dans la forme d'un des contrats qui régissent les rapports entre l'ensemble et ses sujets (cf. plus loin, chap. III).

Ces concepts donnent un contenu à ce que Freud (1921) a nommé « le narcissisme des petites différences » : celui-ci procède de la tendance à se mettre à part des autres, à s'affirmer soi-même, à combattre chez les autres leurs expressions narcissiques et à considérer son propre groupe (ou famille, ou institution, ou nation) comme supérieur à celui de l'autre.

Les formations de l'Idéal des autres sont particulièrement haïes et attaquées. Une des fonctions du groupe, qui peut être déléguée à l'un de ses membres ou à un dispositif idéologique, est de cultiver ce narcissisme des petites différences.

Les fonctions de croyance. L'illusion groupale. —

Parmi les formations auxquelles est attribuée la fonction de soutenir la cohésion et l'identité du groupe, les formations de la croyance sont les plus efficaces. Il s'agit de maintenir l'adhésion en une bonté primaire de l'objet : il ne décevra pas, on peut attendre de lui providence, protection et régénération du monde : les présupposés de base Dépendance et Couplage en sont des expressions. La fonction de croyance maintient le déni de la défaillance d'un tel objet¹, elle organise l'attente messianique, qui ne doit pas être démentie, au risque de la chute du désir dès lors que l'objet de l'attente se réalise. Cette fonction s'appuie sur les fonctions de l'Idéal : elle comporte une dimension narcissique qui s'accroît chaque fois que les restrictions de l'épreuve de réalité ne permettent pas d'élaborer la position dépressive. La croyance se constitue aussi comme effet du déni de la différence entre les sexes, entre les générations et entre les groupes. Idéaux, croyances, narcissisme des petites différences sont appelés à la rescousse pour combler l'espace dépressif qui s'ouvre en chacun. En ce sens la croyance est un antidépresseur groupalement produit.

Ce que D. Anzieu a décrit comme l'illusion groupale est à considérer sous l'angle de la croyance : l'illu-

1. Festinger a décrit avec les concepts de la psychologie sociale et avec une grande précision clinique la dissonance cognitive entre une croyance et son démenti. Cette dissonance doit être réduite, au prix d'un déni collectif, en l'occurrence pour maintenir la croyance du groupe en son élection par Dieu.

sion est la croyance dans la coïncidence entre l'attente individuelle et son comblement par le groupe. Cette expérience de l'illusion constitue ce que D.-W. Winnicott a théorisé comme l'aire transitionnelle : en elle coexiste, sans crise ni conflit, le déjà-là et le non-encore advenu, l'attente et le comblement. La confiance (soit la croyance primaire en la bonté de l'objet) permet d'éprouver l'illusion fondatrice d'une continuité entre la réalité psychique et la réalité externe. Mais cette expérience de confiance, de croyance et d'illusion est aussi le prélude à la différenciation des éléments paradoxalement tenus ensemble : l'enfant n'aura accès à la nécessaire désillusion que si l'expérience décisive de l'illusion a pu se produire. L'avènement de l'espace transitionnel permet l'exploration par le jeu de l'entre-deux où fluctuent puis s'établissent les limites entre le dedans et le dehors, le Moi et le non-Moi, le mien et le non-mien.

La croyance et l'illusion groupale sont des fonctions que le groupe entretient et contre lequel lutte le travail de l'épreuve de réalité. Le psychanalyste mexicain F.-M. Gonzalez (1991) a développé la problématique des fonctions de l'illusion considérée comme facteur fondamental de la formation du groupe. Il soutient que l'illusion contribue à établir la certitude d'être partie constituante d'un ensemble d'un même objet commun, le Nous qui a besoin de Soi. Gonzalez travaille les malentendus issus de cette condensation et de cette certitude, et parmi ceux-ci l'illusion que le groupe est une entité spécifique lorsque cette représentation vient prendre la place du sujet.

Les fonctions métadéfensives. — E. Jaques a mis en évidence que le groupe offre à ses membres des organisations défensives communes sur lesquelles ils peuvent adosser leurs propres mécanismes indi-

viduels de défense. Cette première introduction d'un point de vue *méta* dans l'approche psychanalytique des groupes fut un progrès considérable dans l'articulation entre les processus ou mécanismes individuels et les processus ou mécanismes du niveau du groupe. L'institutionnalisation du groupe est un exemple d'une fonction métadéfensive contre la régression vers les angoisses psychotiques ou archaïques. Les alliances inconscientes (pacte dénégatif, communauté de déni...), mais aussi certaines composantes du *leadership*, des idéaux et des croyances partagées constituent des métadéfenses.

Les fonctions d'enveloppe groupale. — Comme les travaux de Lewin l'ont mis en évidence, le groupe doit produire une barrière et une frontière pour assurer l'équilibre de ses échanges avec l'extérieur et la cohésion interne de son espace. Les concepts psychanalytiques de Moi-peau et d'enveloppes psychiques proposés par E. Bick et D. Anzieu ont permis de décrire les fonctions d'une enveloppe psychique groupale : produite par le groupe, elle est nécessaire à son identité, capable de représenter les limites et les passages sélectifs entre le dedans et le dehors.

La notion de moi-peau appliquée au groupe décrit assez précisément l'expérience de l'objet-groupe représenté comme un corps. Toutefois, lorsqu'elle colle aux métaphores du corps « groupal », elle risque de servir une théorie typiquement fonctionnaliste donnant prise à la représentation selon laquelle les membres du groupe sont (et *doivent* être) solidaires du groupe tout comme les « membres » le sont du corps. Selon cette perspective organicisante, le corps groupal et la peau du groupe sont à la fois une construction de la croyance, une illusion, une représentation, une formation défensive.

Au contraire le concept d'enveloppe groupale qualifie la fonction de contenance, de filtre et de pare-

excitation que les dispositifs de groupe doivent mettre en place pour assurer leur espace propre. « Un groupe, écrit D. Anzieu (1995), est une enveloppe qui fait tenir ensemble des individus. Tant que cette enveloppe n'est pas constituée, il peut se trouver un agrégat humain, il n'y a pas de groupe. » L'enveloppe psychique groupale est ce « réseau qui enserme les pensées, les paroles, les actions, permet au groupe de se constituer un espace interne [...] et une temporalité propre ».

Les fonctions de représentation et les systèmes d'interprétation. — Les fonctions de représentation sont étroitement associées aux processus de symbolisation et de pensée. Une de ces fonctions est de produire des autoreprésentations du groupe lui-même : inscrites dans les contes, les mythes, les idéologies et les utopies produites par le discours du groupe pour le groupe et pour ses membres, elles fournissent les cadres interprétatifs de la réalité pour l'ensemble du groupe.

II. — Les modèles structuralistes

Les modèles *structuralistes* s'attachent à dégager les niveaux stables et les structures profondes de la réalité psychique dans le groupe. Plutôt que ses fonctions, ils décrivent les principes constituants de l'organisation permanente du groupe et des rapports entre ses membres, les lois de composition qui lient l'ensemble et ses éléments, et les principes de transformation qui soutiennent ou entravent les passages d'une structure à une autre.

Les psychosociologues formés dans le courant de la *Gestalttheorie* ont décrit le groupe sous un double aspect : comme totalité et comme champ. Pour K. Lewin, le groupe forme une totalité dynamique et structurale distincte de la somme de ses éléments constituants. Ce point de vue, proche de la concep-

tion durkheimienne de la société, soutient que les groupes sont irréductibles aux individus qui les composent. A travers des recherches qui transitent du laboratoire au terrain social, Lewin dégage les axes théoriques et méthodologiques de la dynamique des groupes, il introduit les concepts de champ et de frontières, rend compte des rapports conflictuels et des dispositifs de négociation entre les parties et l'ensemble, entre les ensembles eux-mêmes ; il met en œuvre un dispositif de traitement du changement et de la résistance au changement, l'un et l'autre étant envisagés sous l'aspect du maintien de l'équilibre et de la constance de la forme.

Les modèles structuralistes conçoivent le groupe comme un ensemble dont les individus constituants sont réunis par une loi de composition : cette loi définit et régit la structure du groupe de telle sorte que, par-delà les changements de ces éléments, persiste la structure du groupe. L'accord des psychanalystes (notamment Foulkes et son École) avec les vues de Lewin semble ici total : la modification de la structure de l'ensemble peut, dans certaines conditions, changer l'économie de ses éléments constitutifs. Autrement dit, pour qu'un changement (de visée thérapeutique, formative ou psychanalytique) se produise, il faut agir sur la structure du groupe, les sujets bénéficiant ainsi de cette transformation.

Le groupe est une structure qui organise une réalité psychique relativement autonome. Les concepts de mentalité de groupe, de culture de groupe et de présumé de base chez Bion, ceux de réseau des communications inconscientes, et de matrice groupale chez Foulkes, de résonance fantasmatique inconsciente chez Ezriel, la notion de co-soi de A. Abraham, le concept de champ groupal chez F. Corrao et C. Neri expriment cette conception.

La matrice groupale. — Pour Foulkes (1964) « l'idée du groupe comme matrice psychique, le terrain commun des relations d'opérations, y compris toutes les interactions des membres participants du groupe, est primordiale pour la théorie et le processus

de la thérapie. Toutes les communications surviennent à l'intérieur de ce cadre de référence. Un fond de compréhension inconsciente, dans lequel se produisent des réactions et des communications très complexes, est toujours présent ».

Foulkes s'appuie sur cette idée pour soutenir que le groupe possède des propriétés thérapeutiques : son postulat premier est de considérer « toute maladie comme se produisant à l'intérieur d'un réseau complexe de relations interpersonnelles. La psychothérapie de groupe est une tentative pour traiter le réseau tout entier des troubles, soit au point d'origine dans le groupe d'origine, soit en plaçant l'individu perturbé dans des conditions de transfert dans un groupe étranger » (*ibid.*). Il n'en va guère autrement chez Pichon-Rivière.

La mentalité de groupe. — Les principaux concepts de Bion fonctionnent eux aussi dans le cadre d'un modèle structural : ainsi lorsque Bion définit la mentalité de groupe comme l'activité mentale qui se forme dans un groupe à partir de l'opinion, de la volonté et des désirs inconscients, unanimes et anonymes de ses membres. Les contributions de ceux-ci à la mentalité de groupe, qui en constitue le contenant, permettent une certaine satisfaction de leurs pulsions et de leurs désirs ; elles doivent cependant être en conformité avec les autres contributions du fonds commun, et être soutenues par lui. La mentalité de groupe garantit ainsi l'accord de la vie du groupe avec les présupposés de base qui en organisent le cours.

Le co-soi. — La notion de co-soi pourrait décrire le degré zéro de la structure : A. Abraham a proposé cette notion (1994) pour décrire, dans toute situation groupale, « l'émergence immédiate et massive d'un

état chaotique, d'un stade préobjectif où n'existe pas encore de distinction claire entre sujet et objet ». Cette notion, proche du protomental de Bion, spécifie le fœtus et le nouveau-né qui « fonctionnent comme si lui et sa mère, lui et l'univers étaient une seule unité, un seul système pourvu de limites flexibles ».

Le co-soi joue un rôle organisateur de la sécurité de base dans les liens de groupe face aux angoisses qui s'y produisent. Les notions de soi originaire illimitée (A. Ruffiot) ou de psychisme primaire groupal (S. Decobert, C. Pigott) peuvent être homologuées à la notion de co-soi : elles décrivent un état psychique premier que mobiliserait la situation de groupe et qui serait nécessaire à toutes les organisations ultérieures.

Le champ groupal. — La théorie du champ groupal s'inscrit dans une généalogie de pensée qui doit autant à K. Lewin qu'aux travaux de Bion sur les caractéristiques psychiques propres à l'espace groupal ; elle s'appuie sur les recherches de certains psychanalystes argentins sur le champ bipersonnel dans le cadre de la cure psychanalytique dite « individuelle ».

Dès 1960 M. et W. Baranger ont mis en relief l'implication inévitable du psychanalyste en tant que coprotagoniste de la situation psychanalytique dans la cure. Psychanalyste et patient forment un couple inextricablement lié et complémentaire, ils participent au même processus dynamique : la dyade patient-thérapeute engendre un champ bipersonnel et elle est comprise dans ce champ. Le champ bipersonnel se crée au moment de la séance entre deux individus, à l'intérieur de l'unité qu'ils constituent ; il est radicalement différent de ce que chacun des deux individus est séparément, il a des qualités et des dynamiques qui lui sont propres et qui sont indépendantes des deux individus engagés dans la relation.

En proposant la notion de champ multipersonnel C. Neri (1995) a décrit la manière dont les membres du groupe et l'analyste contribuent à alimenter le champ du groupe et sont à leur tour conditionnés par lui. Le modèle du champ inclut le processus de transformation de la structure et de ses constituants. Le

concept de *commuting*, que C. Neri utilise pour penser ce passage et ces relations, rend compte du changement de sens effectué avec les autres.

C. Neri prend le parti de ne pas utiliser le concept de transfert au nom même des arguments qu'il avance à propos des propriétés du champ comme construction commune. Il s'oppose ainsi à la conception avancée jadis par A. Bejarano : si elle appelle des nuances, il nous paraît cependant que la question des transferts demeure pertinente dans le cadre d'une théorie qui prend en considération la position du sujet de/dans le groupe. La question corrélatrice et récurrente que pose la théorie du champ, tout comme les théories de Foulkes ou de Bion, est celle de l'interprétation, de son contenu (nous dirions du transféré spécifique aux situations de groupe) et de son adresse.

La loi du groupe. — La notion de loi du groupe est polysémique : c'est pourquoi il est utile de distinguer loi du groupe et Loi de groupe. La loi du groupe s'entend comme loi *locale* consentie par ses membres ou imposée à eux de manière implicite ou explicite pour la réalisation de leurs buts imaginaires : par exemple un présumé de base attaque-fuite impose sa loi de fonctionnement à ses membres. Le *leader*, ou plus généralement la fonction de *leadership*, est l'incarnation de cette loi du groupe. Pour l'observateur il s'agit d'une loi de composition et de fonctionnement du groupe en tant qu'ensemble doté de réalité psychique.

Loi de groupe définit l'ensemble des règles et des interdits organisateurs des liens et des réalisations possibles pour les membres d'un groupe : cette Loi est reçue de l'extérieur et chaque groupe se l'approprie selon des modalités qui le spécifie dans ses rapports avec la loi du groupe.

La Loi de groupe s'énonce et s'applique à tous, fondamentalement sous la forme de l'interdit du meurtre de l'animal totémique (Freud, 1913), et d'une manière plus générale en prescrivant un renoncement mutuel à la satisfaction directe des buts pulsionnels (Freud, 1929), spécialement des désirs incestueux.

La Loi de groupe tient son pouvoir *symboligène* de sa forme contractuelle : interdit et renoncement rendent possibles les échanges. Elle entre généralement en conflit avec la loi du groupe ; il arrive aussi que son détournement s'effectue pour instituer à sa place la loi du groupe, ses buts et ses moyens étant mis au profit de l'arbitraire et du plaisir d'un seul ou de quelques-uns.

Le discours de groupe. — La notion de discours de groupe exprime particulièrement le modèle structural du groupe. Nous en proposerons une approche à propos de la chaîne associative groupale qui se constitue sous l'effet de la règle fondamentale (cf. Kaës, 1994). En situation de groupe, la pluralité des discours intriqués les uns dans les autres et la succession des énoncés singuliers produit un ensemble discursif original qui porte inscription des effets de l'inconscient. Ces discours sont faits des images, des mots et des paroles qui s'enchaînent dans la synchronie et dans la diachronie des énoncés ; ils incluent une part de signifiants infra-verbaux, et ils sont adressés. La notion d'un discours du groupe suppose que se développe dans le groupe un discours psychiquement organisé (fantasmes et représentations-but partagés) et donc d'une certaine manière intelligible dans ses rapports avec les « phénomènes de groupe ». Pour soutenir ce point de vue il est nécessaire de le ramener à des principes organisateurs.

Lorsque Bion par exemple propose que les présupposés de base fonctionnent comme des représentations-but inconscientes du groupe, il indique du

même coup – mais sans l'expliciter – qu'ils régissent les associations qu'y produisent ses membres et qui constituent ce que l'on peut appeler le discours du groupe. Foulkes et Pichon-Rivière retiennent une hypothèse du même ordre lorsqu'ils proposent la notion d'une écoute globale, notion avec laquelle ont travaillé la grande majorité des analystes.

Cette hypothèse et le type d'écoute qui en résulte (ou qui l'instaure) rencontre une certaine limite : il s'agit généralement de dégager des thèmes communs, partagés par tous les participants et de ramener le discours « de groupe » à une organisation inconsciente qui serait celle de tous les sujets. Ce qui se dit dans le groupe conçu et entendu comme une totalité est énoncé par un supposé sujet-groupe. Ce que l'analyste a compris, il le propose sous forme de construction ou d'interprétation adressée au groupe dans son ensemble. S'il y a dans cette démarche une certaine cohérence avec l'approche du groupe comme entité spécifique, elle réduit considérablement la complexité et la richesse du processus associatif. Elle risque aussi de ne pas traiter la fonction défensive d'un tel discours « de groupe » par rapport aux processus associatifs singuliers : elle peut embrayer sur l'illusion de l'entité groupe critiquée par F.-M. Gonzalez. Elle manque de reconnaître comment ce discours peut au contraire ouvrir des voies au retour du refoulé en prédisposant des significations qui jusqu'alors n'ont pas pu faire sens pour tel sujet.

Les émotions de groupe. — Les théories psychologiques et sociologiques du groupe ont accordé un rôle prépondérant, le plus souvent négatif, à la régression intellectuelle qui caractériserait la vie des groupes lorsqu'ils ne sont pas encore ou ne sont plus guidés par la raison et l'ordre. K. Redl est sans doute le premier à avoir proposé de considérer les émotions

comme un liant groupal, sans toutefois avancer l'idée qu'elles seraient d'origine groupale. Bion a accordé aux expériences émotionnelles une place fondamentale dans la formation de la vie mentale des groupes. Il considère que le groupe est le lieu d'émotions puissantes et confuses qui l'emportent sur le jugement, bien qu'elles informent la perception de chacun quant à l'état émotionnel du groupe et des autres membres du groupe. Il suppose qu'un état affectif ou émotionnel spécifique accompagne les présumés de base. Les émotions sont des états affectifs premiers qui naissent dans le « protomentale », c'est-à-dire dans un tout « dans lequel le physique, le psychologique et le mental demeurent indifférenciés ». Il observe, sur l'exemple de la manifestation de l'hostilité individuelle, que les émotions (ou les affects ou les sentiments) s'expriment de façon anonyme dans le groupe.

Dans une étude critique de la pensée de Bion, O. Avron (1986, reprise en 1996) constate que Bion ne traite pas avec précision des principes organisateurs des émotions. Avec le concept d'émotionalité groupale, elle met l'accent sur la possibilité combinatoire, essentiellement labile, des émotions individuelles à l'état naissant. L'émotionalité groupale est « une fonction primaire capable de lier dans une combinaison expressive collective des états émotionnels rythmiques à l'aube de la vie psychique » ; elle s'organise spontanément et immédiatement dès que les individus se trouvent en groupe. O. Avron montre le lien qui associe émotion et représentation : la « synchronisation groupale des états émotionnels » est en quête de représentation, elle la suscite.

La notion de co-soi proposée par A. Abraham rend elle aussi compte des émotions de groupe. Le climat émotionnel groupal, la « convergence de tous les émois en un effet unique », et les humeurs (*moods*) qu'il suscite sont les effets des « émois du co-soi ».

Modèles structuralistes et interprétation. — Ces propositions sont à considérer du point de vue de l'interprétation. Lorsque l'interprétation se pense et se donne en termes de groupe, elle implique que les objets visés sont les formations et les processus propres au groupe comme entité, mais aussi que le groupe est le destinataire de l'interprétation. Le modèle structural suppose que les effets de l'interprétation du niveau du groupe seront escomptés en chaque individu, à travers les liens qui le relie à la structure, mais aussi à partie des modifications du champ de groupe ou de la matrice groupale.

Toutefois, ce qui pour chacun est l'enjeu de ce lien ne sera pas interprété directement. Les modèles structuralistes ont eu le mérite de porter l'analyse sur la réalité psychique de groupe, repérant ainsi un autre espace psychique que celui que modélise l'appareil psychique individuel. Mais, nous l'avons déjà signalé, ce sont des constructions d'où le sujet risque de disparaître dans ce qui le singularise et le constitue dans sa subjectivité et dans son histoire.

Il reste que les modèles structuralistes ne peuvent pas ne pas rencontrer certaines préoccupations du fonctionnalisme : par exemple les fonctions du *leadership* dans la mesure où elles participent à la cohésion de la structure et à son pouvoir de régulation.

III. — Les modèles génétiques

Les modèles génétiques rendent compte du développement du groupe à partir d'une période initiale et d'une phase terminale. De fait, la plupart des théories psychanalytiques du groupe ont été attentives aux formations et aux processus psychiques à l'œuvre dès la période initiale du groupe. Une explication tient au fait que les groupes dont s'occupent les psychanalystes sont convoqués par eux en un certain moment, celui où les participants se trouvent réunis pour la première fois. Ce moment inaugural, qui renvoie constamment à

un en deçà de la rencontre, est un moment assez remarquable en ce que la situation analytique peut y saisir certains processus de l'originaire. Pour en rendre compte, une série d'hypothèses ont été construites, que nous avons évoquées à propos d'un degré zéro de la structure groupale : lien syncrétique, protomental, matrice de groupe, co-soi... Nous y reviendrons dans les chapitres suivants avec les notions d'originaire, d'interrhythmicité pulsionnelle, d'organisateur ou de groupe interne.

Le modèle génétique vient en réaction contre les impasses du modèle structuraliste lorsqu'il postule que la contrainte de répétition est inhérente à la structure et que son changement est un leurre. Il postule que les groupes vivent, comme les individus, un début, des crises de croissance et des phases de stabilité, des maladies et une mort. Rétablissant la perspective de l'historisation, le modèle génétique décrit des processus, une progression, une croissance psychique, avec ses butées critiques et ses dépassements.

La notion centrale de ce modèle est celle d'une succession de phases organisatrices du processus groupal. La notion d'organisateur n'est pas travaillé ici dans sa dimension structurale (cf. plus loin, les organisateurs structuraux inconscients du groupe) ; elle est mobilisée dans un sens proche de celui que Spitz a utilisé pour décrire le développement de l'enfant. D. Anzieu a proposé un modèle génétique des organisateurs psychiques en décrivant d'abord (1975) trois organisateurs dont la succession type serait : un fantasme individuel, une imago, un fantasme originaire, puis il en a ajouté deux autres en 1981 : le complexe d'Édipe et l'enveloppe groupale.

Analysant les phases d'évolution d'un groupe d'enfants, G. Decherf (1981) a distingué entre un premier organisateur constitué par une imago maternelle à deux faces, provoquant sidération, fusionnalité et illusion groupale ; un second organisa-

teur, œdipien, organise la recherche d'une Loi de groupe, la prohibition de l'inceste étant déplacée sur les interdits du groupe ; les fantasmes originaires forment le pivot d'un troisième organisateur et le principe du processus de fantasmatisation.

La question de la régression et de l'interprétation.

— Les modèles génétiques posent plusieurs questions théoriques, méthodologiques et cliniques. Parmi celles-ci la notion d'une régression groupale est particulièrement intéressante : comment rendre compte de la mobilisation des angoisses archaïques dans le groupe (morcellement, perte de limites contagiosité des émotions), en phase initiale mais surtout lors des transformations qui se produisent ultérieurement ? Est-il possible de qualifier cette régression à partir des points de vue métapsychologiques classiques ? Ce serait tout d'abord postuler que le groupe comme entité est le sujet de cette régression. Décrire une régression chronologique vers une phase antérieure du développement suppose une histoire du groupe : comment se produit-elle ? Ou bien la régression chronologique ne s'applique-t-elle qu'aux individus réunis en groupe. Soit, mais comment rendre compte de ce que la « régression » soit synchronisée à des périodes ou à des phases quasiment identiques pour tous, au moins pendant un certain temps ? Faut-il prendre en considération des constantes de situation qui seraient liées aux qualités morphologiques du groupe (pluralité, face à face, abandon de parties de soi pour faire groupe, ...), qualités dont les effets sont particulièrement sensibles dans certaines phases de la formation du groupe ? Probablement.

Les analystes qui se sont occupés de comprendre ce qui se noue et s'engage dès les premiers instants du processus groupal naissant (Correale, Neri, Missenard, Kaës, Rouchy), montrent avec constance que les membres du groupe mettent en place des mécanismes de défense partagés contre les angoisses archaï-

ques ; qu'ils le font en s'identifiant les uns aux autres dans l'urgence et selon des modalités très primitives (dont ne rend pas compte la notion descriptive de contagiosité) ; que ces mécanismes de défenses ont pour effet de produire un espace psychique commun par le moyen des organisateurs structuraux et des alliances inconscientes destinées à maintenir inconscients, par clivage, déni et refoulement, des représentations et des affects potentiellement traumatogènes.

Dire que le groupe régresse serait alors une commodité de langage, une ellipse pour signifier que les membres du groupe régressent d'une manière relativement homogène vers des organisations psychiques qui, exprimées dans le groupe et sous l'effet des phénomènes qui s'y produisent, acquièrent une consistance psychique propre : le « groupe » régresse vers la « horde », assomption d'une série de régressions topiques vers des organisations antérieures à la conclusion de complexe d'Œdipe. Considérée du point de vue des sujets qui composent le groupe, la régression porterait sur les formations et les processus les plus fragiles du Moi et du Surmoi, celles qui ont été acquises par la sublimation et le travail de la culture.

De telles propositions permettent de soutenir l'ébauche d'un point de vue topique : la régression est celle des sujets en groupe, elle consiste dans le recours défensif conjoint à des constructions groupales antérieures, face à des transformations qui menacent la cohésion du groupe et les places auxquelles ont été assignés les sujets par les organisateurs structuraux inconscients. Quant à la régression formelle, elle porte sur les processus originaires et primaires mobilisés dans le groupe. Nous y reviendrons au chapitre 3.

IV. — Les modèles de transformation : l'appareil psychique groupal

Les modèles de transformation proposent un autre vertex : ils mettent l'accent sur les liens entre les membres du groupe et sur les liens de chacun au groupe. Ils se centrent ainsi sur l'articulation dialectique entre

les espaces psychiques du groupe et celui du sujet considérée sous l'aspect où il est membre du groupe. Ces modèles décrivent les processus qui président aux transformations de la structure du groupe et du sujet dans le groupe.

Le travail de l'appareillage psychique groupal. —

Le modèle de l'appareil psychique groupal (R. Kaës, 1976, 1993) définit ce que nous pouvons entendre par modèle de transformation. Nous partons du concept freudien d'appareil psychique : le travail de l'appareil psychique consiste à intégrer dans le psychisme, en les dérivant et en les liant, les excitations dont l'accumulation risque d'être pathogène, et à établir entre elles des connexions associatives. Il s'agit d'un processus de transformation qui s'applique à diverses formations psychiques, et dont la pulsion, le rêve, le deuil, la mémoire ont été les paradigmes.

L'appareil psychique groupal est un « appareil » irréductible à l'appareil psychique individuel : il n'en est pas l'extrapolation. Il accomplit un travail psychique particulier : produire et traiter la réalité psychique de *et* dans le groupe. Il est un dispositif de liaison et de transformation des éléments psychiques et ne fonctionne que par les apports de ses sujets. Dans les groupes, du fait du groupement et par l'effet du groupement, un certain arrangement des psychés se produit, et cet *appareillage* définit la réalité psychique ou la « psyché » de groupe.

Nous partageons avec d'autres théoriciens du groupe cette préoccupation de rendre compte d'un principe organisateur de cet arrangement. Bion présente ainsi le concept de valence : « ce que je veux indiquer par ce terme, c'est la disposition de l'individu à entrer en combinaison avec le reste du groupe pour établir les présupposés de base et pour y conformer son comportement ». Bion souligne que pour lui, cette disposition combinatoire est plus proche du tropisme que de l'action motivée

et qu'elle manifeste l'aspect grégaire inconscient dans la personnalité humaine.

C'est précisément cette possibilité combinatoire que décrit, dans un autre modèle théorique, le concept d'appareillage psychique groupal. Nous avons supposé que des formations intrapsychiques décrites comme des groupes internes constituent les *organiseurs* inconscients de l'appareillage des psychés ; les processus primaires y prévalent ; ils y régissent par déplacement, condensation et diffraction les mécanismes de projection, d'identification projective et introjective, les identifications adhésives ou les incorporations.

Les groupes internes tels que les fantasmes originaires, les imagos, les complexes ou les systèmes de relations d'objet sont, à des degrés divers, toujours mobilisés dans la construction de l'appareil psychique groupal. Celui-ci est étayé en appui multiple et réciproque sur les formations groupales du psychisme de chacun des participants. Il n'y a pas seulement collection d'individu, mais groupe, avec des phénomènes spécifiques, lorsque s'est opéré entre les individus constituant ce groupe une construction psychique commune, comportant un niveau indifférencié et un niveau différencié de relations.

La tension dialectique entre les deux pôles de l'appareil psychique groupal : isomorphie et homomorphie. — L'appareil psychique groupal se développe dans la tension dialectique entre deux pôles. Le premier correspond à ce que Freud a décrit comme la masse : objet commun pour ses membres à la condition de la perte des limites individuelles, où prédominent les mêmes sentiments, l'homogénéité mentale, l'exaltation de l'émotivité, les réactions automatiques.

Le pôle *isomorphique* de l'appareil psychique groupal est l'effet du processus de non-différenciation, dont le but est de réduire ou de nier l'écart entre l'appareil psychique groupal et l'espace psychique subjectif. Selon cette polarité, il n'existe qu'un espace psychique groupal, et non des espaces psychiques individuels séparés. Dans cet espace se produit une série d'opérations de vidage et de remplissage narcissique entre le groupe et l'espace interne de sujets, de telle sorte que toujours ces deux espaces coïncident. Cette coïncidence assujettit chacun à tenir la place qui lui est assignée dans le groupe en raison de son économie (narcissique) dans la formation de l'ensemble ; à cette place chacun en outre s'autoassigne *motu proprio*. Tout ce qui advient du « dehors » advient alors aussi du « dedans » et réciproquement. Si un élément du groupe vient à changer, ce changement menace le sujet de l'intérieur. Il n'y a pas d'espace intermédiaire parce qu'il n'y a pas de représentation d'un écart tolérable et représentable de la différenciation : toute représentation serait catastrophique.

Chaque fois qu'un groupe se trouve confronté à une situation de crise ou de danger grave, il tend à s'appareiller en liant ses « membres » dans l'unité sans faille d'un « esprit de corps » : chacun des participants ne peut exister que comme membre d'un « corps » doté d'une immuable indivision. C'est le cas de la famille et du groupe psychotiques ; c'est aussi le fondement psychotique de la groupalité. Toutefois il arrive qu'une telle modalité d'appareillage soit nécessaire à la survie du groupe, au maintien de l'idéal commun, à l'intégrité de son espace psychique, social ou territorial. La dépendance groupale est alors un facteur de cette survie.

Le pôle isomorphique est celui par lequel le groupe se constitue primitivement comme entité spécifique. Construire un groupe, c'est se donner mutuellement l'illusion d'une masse, d'un corps indivisible, immortel, tout-puissant. Le groupe se construit comme vicariance du corps singulier soumis à la défaillance et à

la mort. Une telle construction imaginaire calme les angoisses archaïques, l'angoisse d'être sans assignation et de perdre ses limites. Mais elle les ressuscite aussitôt et sans cesse.

Le second pôle est *homomorphique*. La différenciation de l'espace de l'appareil psychique groupal et de l'espace de l'appareil psychique individuel rend possible que le rapport de chacun au groupe puisse être élaboré ; la condition est que les interdits structurants aient été énoncés et intégrés, que la Loi de groupe soit en mesure de susciter et de contenir des conflits, d'accueillir des sentiments d'ambivalence et de rendre possible des séparations. L'intégration des différences se produit dans le même temps que s'effectue l'accès au symbolique : une parole individuée peut surgir dans la mesure où le jeu des assignations est réglé par la référence à la Loi de groupe, et non par l'omnipotence d'un tyran, d'un Idéal cruel et mortifère, de la loi du groupe.

A travers ces deux polarités, le groupe apparaît comme une structure d'appel et de détermination d'emplacements psychiques nécessaires à son fonctionnement et à son maintien. Ces emplacements sont corrélatifs, complémentaires ou antagonistes. Dans ces emplacements viennent se représenter des objets, des figures imagoïques, des instances et des signifiants dont les fonctions et le sens sont imposés par l'organisation du groupe : fonctions de l'Idéal commun, figures de l'Ancêtre, de l'Enfant-Roi, du Mort, du Héros, du groupe originaire, de la victime émissaire ; fonctions phoriques du porte-parole, du porte-symptôme, du porte-rêve, etc.

Pas plus que l'appareil psychique « individuel », le concept d'appareil psychique « groupal » ne correspond à un observable concret : en tant que « fiction efficace », il a d'abord la fonction d'un modèle dans la théorie et l'heuristique de la psychanalyse.

Les modèles de transformation esquissent les termes d'une logique de la réciprocité entre l'ensemble et les sujets de l'ensemble. Avec les concepts d'appareil psychique groupal, de *commuting*, nous sommes dans une logique des implications réciproques du sujet et du groupe : pas l'un sans l'autre. La logique de la cure individuelle s'était établie sur la mise en suspens de l'un pour que l'autre advienne. C'est maintenant à une théorie des liens de groupe que nous sommes confrontés. Mais pour aborder ce nouveau chapitre, il faut d'abord examiner les processus et les principes du fonctionnement psychique qui y sont à l'œuvre.

Chapitre III

PROCESSUS ET PRINCIPES DU FONCTIONNEMENT PSYCHIQUE DANS LA VIE DES GROUPES

L'approche psychanalytique du groupe rencontre sans cesse cette question initiale : comment et avec quels concepts rendre compte de processus et de formations psychiques qui ne sont pas le propre de chaque sujet considéré isolément, mais qui, à partir des actions, des représentations et des liens réciproques entre un sujet, un autre sujet et plus d'un autre, forment la réalité psychique commune et partagée de l'entité groupe ?

Les réponses à ces questions varient selon les divers modèles psychanalytiques du groupe ; elles varient aussi selon les concepts empruntés à la psychanalyse de la cure : les catégories de l'originnaire, de l'archaïque, du primaire, du secondaire et du tertiaire ne sont pas superposables chez S. Freud, chez M. Klein, A. Green ou P. Aulagnier. La pertinence de ces catégories et de leur consistance dans le champ groupal est une question ouverte : pour toutes ces raisons, nous ne disposons pas encore d'une véritable théorie des processus de groupe, mais plutôt de descriptions de processus et de fragments de théorie.

Qu'entendre par processus ? Un processus décrit une succession organisée, régulière et constante de phénomènes en mouvement. Il suppose une source à partir de laquelle avance (procède) la succession, qui se développe selon une dynamique interne, dans un espace et selon une temporalité spécifiques. Il s'inscrit

dans une structure qui en détermine le fonctionnement : certains processus conservent la structure, d'autres peuvent la modifier.

Les processus de groupe sont des processus complexes parce qu'ils concernent deux espaces hétérogènes et associés : l'espace intrapsychique de chaque sujet et l'espace commun, intersubjectif et transsubjectif du groupe lui-même. Mais ils sont aussi complexes parce que coexistent des processus d'origine et de fonctions diverses, qui produisent eux aussi des effets de travail hétérogènes dans ces deux espaces psychiques. Certains processus sont de la même nature que ceux qui qualifient les formes les plus primitives de la vie psychique, et que l'approche de la psychose nous a permis de comprendre ; d'autres processus sont ceux qui sont à l'œuvre dans le travail onirique et dans le travail de la pensée. Les groupes, en certaines périodes de leur organisation, sont plus particulièrement les vecteurs des processus de premier type, alors qu'en d'autres phases les processus de second type prédominent ; mais il arrive aussi que des processus hétérogènes soient mobilisés dans le même temps par différents membres du groupe, nous en avons pointé l'incidence sur la question de la régression. C'est sur cette double hétérogénéité des processus, individuels et groupaux, synchronique et diachronique, que se fonde le travail psychique propre à la situation de groupe.

Quatre catégories de processus sont à l'œuvre dans les groupes : nous allons les examiner en restituant à chacun sa valeur dans chaque contexte théorique.

I. — Les processus psychiques groupaux originaires

Les travaux sur la psychose et l'autisme ont permis de dégager certains processus constitutifs de la vie psychique. Comme l'a mis en évidence P. Aulagnier, la psychose pose d'une manière décisive la question de la possibilité du Je de se penser dans l'altérité, et elle la pose dans un contexte clinique différent de

celui de la cure individuelle des névrosés. La rencontre de l'analyste avec le psychotique et son monde, souvent avec sa famille, met à jour les conditions d'une primitive rencontre du sujet et du monde : y opèrent, par défaut, les effets d'une intersubjectivité qui ne s'est pas constituée en raison de tous les éléments qui définissent « la fonction psychotisante d'un milieu familial », celle qui impose à l'enfant des épreuves psychiques de manière trop précoce, ou dans des conditions qui excèdent ses capacités de réponse et de défense. Les effets de non-séparation des psychés exerce une violence telle sur les processus de pensée que tout engagement dans un avènement du Je devient une aventure où s'engage la vie psychique elle-même.

L'expérience du groupe confronte à des situations homologues : hors de toute véritable pathologie psychotique, les effets de non-séparation des psychés y sont portés au maximum, comme condition initiale de la formation du groupe. La rencontre plurisubjective, dans un dispositif réduisant toutes les certitudes et majorant les incertitudes dans les rapports à l'inconnu, constitue une situation potentiellement psychotisante dans la mesure où les capacités de défense et d'élaboration sont mises en défaut : sidération, blancs de pensée, effacement des affects, paniques profondes liées à la désorganisation des identifications sont éprouvés par quiconque s'engage dans cette situation. L'expérience du groupe mobilise ainsi les noyaux psychotiques de tout sujet névrosé et le contraint de penser ses plongées dans les angoisses et les défenses psychotiques¹.

L'originaire et l'expérience de la rencontre inaugurale. — Dans son interrogation sur l'origine de la vie psychique P. Castoriadis-Aulagnier (1975) a proposé une conception nouvelle du processus origi-

1. Une affinité clinique et théorique associée de longue date l'intérêt des psychanalystes pour la psychose et pour le groupe. On pense aux travaux de W.-R. Bion, S. Resnik, P.-C. Racamier, N. Caparros, F. Corrao, G. Haag.

naire : l'originaire est un lieu et un processus de production de la vie psychique préalables aux espaces et aux processus primaires et secondaires ; ces processus orientés chronologiquement, travaillent simultanément une fois qu'ils sont établis. L'originaire est une forme d'activité et un mode de fonctionnement psychique inaugural produit dans la rencontre entre la psyché de l'*infans* et le monde environnant.

L'expérience de cette rencontre est organisée par l'allaitement ; elle correspond à la perception d'un besoin et à la mise en relation des espaces corporels et psychiques de la mère et de l'enfant. De cette rencontre va naître une première représentation que la psyché se forge d'elle-même et que P. Aulagnier nomme pictogramme. Dans cette représentation converge une expérience de satisfaction corporelle et de plaisir psychique ou d'insatisfaction et de déplaisir. La qualité de la rencontre avec le sein maternel, sous le signe du plaisir et de l'amour, est représentée par un pictogramme de jonction ou d'union entre la bouche et le sein : à ce pictogramme s'associe le postulat de l'autoengendrement, ce qui fait lien avec le fantasme originaire d'autoengendrement. A l'expérience du déplaisir correspond le pictogramme de rejet. Le déclenchement de cette expérience et de cette représentation à partir de la rencontre avec un objet excitant extérieur à la psyché, nommé objet-zone complémentaire par P. Aulagnier, est le point de départ de deux autres processus de métabolisation, le primaire et le secondaire.

L'expérience de cette rencontre inaugurale est fondamentale dans la mise en œuvre du processus groupal. Dans les groupes, le processus originaire est enclenché par les expériences de plaisir et de déplaisir de ce qu'a été pour chacun cette rencontre dont la métabolisation a donné lieu aux premières représentations pictographiques d'union-fusion ou de rejet. L'abolition partielle des limites du moi de chaque sujet et l'indifférenciation de leur espace et de leur temps propres font prévaloir les émotions contagieuses sans sujet ni objet, les expériences sensorielles de type hallucinatoire ou matérialisées par des odeurs produites par les membres du groupe comme des enveloppes atmosphériques, où s'estompent les différences entre dedans

et dehors ; le groupe est la forme indéterminée d'un espace narcissique sans limite, où l'expérience « océanique » et celle du nirvâna peuvent être éprouvées. Le processus originaire travaillerait alors à établir la prise en soi ou le rejet hors de soi des objets-zone complémentaire équivalents du sein, la force de liaison entre les psychés et les objets étant essentiellement commandée par la satisfaction du besoin et par la recherche du plaisir de la coïncidence entre les unes et les autres. Cette force de liaison s'exerce avec d'autant plus d'intensité que la non-satisfaction et la non-rencontre menacent la constance et la stabilité du groupe, ici figure de l'espace originaire.

La constance des investissements de liaison sur le groupe en tant que formant un tout (psychés-objets zone complémentaire) et sur ses limites sera donc un des processus originaires majeurs. La mise en échec de ces processus appelle des mécanismes de défense dont le premier est le refoulement originaire. D'autres mécanismes sont utilisés : rejet, effacement, clivage du Moi primitif, fragmentation ou isolation. La prévalence de ces processus entraîne généralement de graves perturbations dans l'activité de représentation et de symbolisation.

L'illusion groupale peut ici être reconsidérée en tant que processus originaire : elle pourrait être conçue comme la représentation, sous la forme d'un pictogramme de jonction, d'une expérience de plaisir dans la coïncidence entre la bouche-groupe et le sein-groupe ; elle aurait une fonction d'intégration des éprouvés corporels à l'ensemble groupal, lui-même à la fois corps de plaisir et corps pour le plaisir, selon le postulat d'autoengendrement qui prévaut dans ce temps constitutif de la vie psychique.

Le processus originaire régit le mode isomorphe de l'appareillage psychique groupal. Il est possible de qualifier selon cette perspective certains aspects du

protomental bionien et du co-soi conceptualisé par A. Abraham. Toutefois, par d'autres côtés, isomorphie, co-soi et protomental mobilisent les processus primaires, notamment les formations oniriques et la fantasmatisation.

II. — Les processus primaires : onirisme de groupe et fantasmatisation de groupe

Dans la perspective freudienne les processus primaires régissent les formations et les processus de l'inconscient, ils œuvrent à maintenir les meilleures conditions de la satisfaction psychique, ils organisent l'activité de représentation selon les mécanismes qui favorisent le mieux la réalisation (déplacement, condensation, dramatisation, symbolisation) du désir inconscient et qui facilitent l'investissement de l'énergie psychique sur ces représentations. Dans cette visée, les exigences de la censure déclenchent un travail psychique de transformation. Les processus primaires sont actifs dans la formation du symptôme, dans le travail du rêve, dans l'agencement scénarique du fantasme, dans le noyau organisateur de la chaîne associative.

L'analogie du groupe et du rêve : quatre processus primaires. — Les formations groupales décrites par Bion : mentalité de groupe, présupposés de base, de même que la notion de résonance fantasmatique avancée par Foulkes et Ezriel sont régies par les processus primaires. Toutefois le repérage explicite des processus primaires dans la vie des groupes est illustré par la thèse de l'onirisme groupal dont D. Anzieu a dégagé les caractéristiques essentielles en proposant l'analogie du groupe et du rêve : « les sujets humains vont à des groupes de la même façon que dans leur sommeil ils entrent en rêve ». D. Anzieu a recours aux principes explicatifs de *L'Interprétation du rêve* : les phénomènes divers qui se manifestent dans les groupes s'apparentent à des contenus manifestes, ils dérivent d'un nombre limité de contenus latents ; cette dérivation obéit à des processus précis, les uns

généraux et propres à toute production de l'inconscient, les autres spécifiques de la situation de groupe. Le groupe est, *comme* le rêve, le moyen et le lieu de la réalisation imaginaire des désirs inconscients infantiles. Comme le rêve, comme le symptôme, le groupe est l'association d'un désir inconscient qui cherche sa voie de réalisation imaginaire, et de défenses contre l'angoisse que suscitent dans le moi des membres du groupe de tels accomplissements.

En généralisant ces perspectives, on pourrait considérer que lorsque Freud décrit la horde originaire, l'état de foule ou de masse, il décrit une formation groupale collective onirique maintenue sous hypnose et régie par les processus primaires.

L'analyse du rêve a mis en évidence deux principaux mécanismes à l'œuvre dans le fonctionnement du processus primaire : la condensation et le déplacement. Il est possible de concevoir ces mécanismes comme étant au cœur de l'activité de liaison intrapsychique. Par exemple, la condensation est directement impliquée dans la formation de certaines formes de groupalité interne : dans *L'interprétation du rêve*, à propos de l'analyse du rêve de l'injection faite à Irma, Freud met en évidence la manière dont se forment, par le mécanisme de la condensation, des personnes-conglomérat : derrière l'« Irma » du rêve se dissimulent plusieurs personnes que le travail de la condensation a rassemblées. La formation d'une figure unique à partir de traits empruntés à plusieurs confère à toutes ces personnes une sorte d'équivalence. Il se forme ainsi un groupe interne où chaque personnage est dans un rapport de représentation des différents objets du rêveur.

Le modèle de l'appareil psychique groupal nous a conduit à prendre en considération deux autres mécanismes dont Freud esquisse le rôle dans la formation du rêve : la *diffraction* et la *multiplication du semblable*.

La diffraction est responsable de la figuration multiple des aspects du Moi représenté par ses personnages et par ses objets qui ensemble forment un groupe interne. Elle consiste en une projection diffractive à

l'intérieur de la scène psychique, en une décondensation mettant à profit le déplacement. Comme dans la scène du rêve, les différents membres d'un groupe peuvent représenter pour un sujet donné les différents aspects de son groupe interne.

Au service de la réalisation du désir inconscient, la diffraction est proche d'un mécanisme à l'œuvre dans le jeu et dans la jouissance hystériques. L'hystérique procède par condensation de plusieurs fantasmes dont les caractères communs vont former, comme dans le rêve, le noyau de la figuration. Mais l'hystérique procède aussi par diffraction, c'est-à-dire par la figuration successive ou simultanée des éléments distincts qui la représentent en la masquant.

La diffraction doit aussi être considérée du point de vue économique, sous l'aspect de la répartition des charges pulsionnelles sur plusieurs objets. Au service de la censure, la diffraction est une technique de camouflage par dissémination des éléments psychiques qui, regroupés et agencés dans leurs emboîtements mutuels, vont permettre de recomposer la figure de l'objet censuré. La diffraction est à différencier de la fragmentation. Springman a décrit ce mécanisme utilisé dans les groupes pour éviter le contact avec un objet dangereux : des fragments d'objet et de Moi sont éparpillés dans le monde extérieur sans trouver de contenant pour les recevoir et les transformer.

La multiplication du semblable est un mécanisme utilisé par le travail du rêve pour représenter la fréquence d'une action ou d'un rapport de désir avec un personnage du rêve.

« Fantasma de groupe » et interfantasmatisation. — Ces quatre mécanismes du processus primaire sont électivement mobilisés dans les organisateurs psychiques inconscients de l'appareil psychique groupal. Le paradigme des groupes internes est donné par la structure du fantasme : ce sont des scénarios de réalisation du désir inconscient ; ils gouvernent les agence-

ments de places et d'action psychiques corrélatives dans ces scénarios. Ce qui est proprement groupal dans le fantasme tient, selon nous, à l'action des processus primaires à l'intérieur de sa structure. Le processus d'*interfantasmatisation* décrit la formation de fantasmes partagés ; mais pour comprendre comment il agit, nous avons besoin de nous représenter la structure du fantasme qui en rend possible la mise en œuvre dans les groupes, ce que nous préciserons au chapitre suivant.

III. — Les processus secondaires : représentation et pensée

Les processus secondaires spécifient le système Préconscient. Ils se caractérisent par le déplacement de quantités énergétiques de faible intensité sur le réseau des représentations et par un investissement suffisamment fort pour maintenir l'attraction et l'identité des sensés. Ils organisent ainsi la stabilité des expériences mentales en liant l'énergie et en soutenant les opérations de la pensée vigile, de l'attention, du jugement et de l'action contrôlée. Ils accomplissent une fonction régulatrice par rapport aux processus primaires, transformant les contenus qui leur sont associés en une structure intelligible.

Dans la perspective de P. Aulagnier le processus secondaire travaille l'espace du secondaire, c'est-à-dire le lieu de la mise en sens. Il implique la prévalence du principe de réalité et de la participation du sujet aux symboles culturels. Il est donc très étroitement associé au travail de pensée.

La logique du processus secondaire est soumise aux contraintes de la linéarité du discours : elle peut s'opposer à la logique qui régit les énoncés et les signifiants du discours commun et partagé. Tous les discours sont à la fois déjà-là, inscrits dans la culture, et créés par les contributions des sujets dans le groupe. Selon une modalité proche de ce qu'en architecture on appelle le *remploi*, les sujets reprennent,

modifient et intègrent ces énoncés dans leur propre discours associatif. Les résultats en sont les contenus, l'organisation et le style d'une pensée qui acquiert des caractéristiques et des fonctions groupales.

IV. — Les processus tertiaires : le lien avec l'appareil du langage et le mythe

Les processus tertiaires ont été décrits par E.-R. Dodds (1959) et par A. Green (1984) dans des perspectives différentes. A. Green postule l'existence de processus de relation entre processus primaires et processus secondaires, circulant dans les deux sens ; il rattache ces processus au Préconscient de la première topique et au Moi inconscient de la seconde. Une propriété remarquable des processus tertiaires est de faire le lien entre l'appareil du langage et l'appareil psychique.

E. R. Dodds a proposé cette notion à propos de l'élaboration des rêves produits dans un contexte thérapeutique de groupe dans la Grèce classique. Il note que l'ensemble des sujets (le prêtre et les patients) participe l'élaboration du *récit* du rêve : alors que l'élaboration secondaire est décrite par Freud comme l'action opérée dans le travail du rêve de telle sorte qu'il perde son semblant d'absurdité et d'incohérence et qu'il se rapproche de la structure d'une expérience intelligible, le travail de l'élaboration tertiaire est de rendre le récit et le contenu du rêve efficace en le rendant suffisamment conforme à la structure culturelle traditionnelle. L'accent est mis sur la transformation du processus primaire dans les termes des énoncés mythiques.

Nous pourrions trouver ici un équivalent, dans le collectif, de l'*Apparat zu deuten* que Freud supposait dans l'activité inconsciente (préconsciente ?) de l'esprit humain pour interpréter et produire des significations. Le mythe, mais aussi le conte, l'utopie et l'idéologie, sont des appareils à interpréter collectifs

dont nous pouvons repérer et analyser la formation et le fonctionnement en groupe¹. Le mythe contient et transmet un ensemble d'énoncés fondamentaux sur l'origine et la raison d'être de l'ensemble, sur les Interdits, sur les emplacements de chacun dans le groupe. Ces énoncés de l'ensemble sur lui-même et sur ses sujets constituent pour ces derniers le fondement de leurs propres énoncés. Ce qui signifie que le groupe et ses énoncés sont une des conditions nécessaires à la constitution d'un sujet du discours.

Ces quatre catégories de processus psychiques groupaux ne fonctionnent pas de manière homogène et synchronique dans les groupes : alors que certains processus se sont stabilisés au niveau du groupe, d'autres peuvent demeurer actifs à l'intérieur de chaque psyché.

V. — Les processus associatifs et le travail du préconscient dans les groupes

Les processus associatifs dans la situation psychanalytique de groupe sont des processus complexes. Nous avons affaire à une pluralité de discours intriqués les uns dans les autres. Dans une telle situation, le travail de l'association se présente comme un cycle de transformation des énonciations qui se produit dans les transferts et sous l'effet des transferts qui se développent dans l'espace groupal. Mais nous avons affaire aussi à un discours de groupe.

La notion d'un discours de groupe suppose un organisateur inconscient du discours, valant représentation-but partagée par les membres du groupe. Cette représentation se forme à partir des opérations de refoulement ou de déni inaugurale et conjointement effectuées pour faire lien de

1. Sur la formation et les fonctions de l'idéologie dans les groupes, cf. R. Kaës, 1980, *L'idéologie, études psychanalytiques*, Paris, Dunod.

groupe ; elles constituent l'équivalent de l'originaire du groupe et sont maintenues inconscientes par les alliances et les pactes qui lient entre eux les membres du groupe.

Les discours sont déterminés par les structures partiellement hétérogènes de l'espace intrapsychique et de l'espace intersubjectif. Nous supposons que le processus associatif se développe à partir des tensions produites par cette hétérogénéité et ces écarts entre les processus des membres du groupe.

Le travail du préconscient de l'autre dans le processus associatif. — Nous avons déjà souligné que le groupe est l'occasion de la rencontre pulsionnelle avec plus-d'un-autre, rencontre intempestive en raison de la multiplicité des sollicitations auxquelles le moi des membres d'un groupe doit faire face : la capacité de lier des représentations est mise à l'épreuve de la qualité de la vie fantasmatique de chacun et de ses dispositifs pare-exciteurs.

Ces caractéristiques qualifient le régime particulier des processus associatifs dans le groupe : les signifiants apportés par chacun sont déterminés par le fantasme de désir inconscient de chacun et par les processus primaires qui travaillent la figurabilité de ce désir. Ils sont aussi ordonnés par les représentations-but associées à l'organisateur groupal inconscient qui tient ensemble, agence et appareille les psychés. Toutefois, la diversité des sujets et la singularité de chacun crée une certaine tension par rapport à ces représentations-but individuelles et communes : des « événements associatifs » imprévisibles et surprenants surgissent dans le cours des associations. Certaines représentations peuvent devenir soudain disponibles et utilisables par des sujets à l'écoute des associations : ceux-là peuvent trouver le frayage de leurs représentations inconscientes vers le préconscient. Le processus associatif dans le groupe fonctionne comme un dispositif de métabolisation qui

rend possible la relance de l'activité du préconscient en mettant à profit toutes les ressources des processus primaires, secondaires et tertiaires.

Dans tout processus associatif, et ses modalités groupales le mettent en évidence, l'activité du préconscient d'un sujet se met en œuvre ou s'inhibe au contact de l'activité psychique préconsciente de l'autre : comme dans les premiers temps de la différenciation de l'appareil psychique, la formation du préconscient est tributaire de l'autre, essentiellement de son activité de représentation de paroles adressées à un autre. Cette fonction est primitivement soutenue par la mère lorsqu'elle se constitue comme porte-parole vis-à-vis des stimulations internes et externes de l'enfant (de *l'infans*, celui qui ne parle pas encore) : c'est de cette manière et sur ce modèle que la formation du préconscient est fondamentalement liée à l'intersubjectivité.

Ces considérations ont un intérêt clinique pour l'élaboration psychique des expériences traumatiques : dans de nombreux cas, le groupe fonctionne comme un appareil de transformation de l'expérience traumatique.

Par exemple, un membre du groupe fait surgir dans le processus associatif une représentation énigmatique liée à son trauma. Si le développement des associations des autres membres du groupe s'organise autour de cette énigme, en raison de ce qu'elle mobilise en chacun, il ouvre au sujet une voie d'accès à son énigme. Pour autant que celui-ci s'est rendu disponible à leur discours dans une écoute d'attente, il trouve dans leurs associations le signifiant dont il a manqué. Cet effet d'après-coup est une expérience constante et spécifique du travail psychanalytique en groupe : la parole des uns ouvre pour les autres la voie au retour du refoulé. Autre exemple : une femme à laquelle une autre femme demande d'être sa « porte-parole » dans le groupe pour parler à sa place

d'un aspect douloureux de son histoire, éprouve que la parole qu'elle profère au nom d'une autre la concerne au plus vif de sa propre histoire. Le porteparole parle à la place d'un autre, pour un autre, mais il parle aussi pour l'autre qui est en lui : il trouve dans la parole de l'autre une représentation qui ne lui était pas disponible.

Nous savons aujourd'hui qu'un certain nombre de pathologies et de souffrances intenses de la vie psychique sont liées de graves défaillances dans l'activité du préconscient. Ces pathologies peuvent être traitées dans un dispositif psychanalytique de groupe : le travail du préconscient de l'autre, de plus-d'un-autre, son activité de figuration et de mise en représentation de paroles adressée à un autre crée les conditions d'une relance de l'activité de symbolisation.

VI. — Propositions concernant les principes du fonctionnement psychique dans les groupes

Freud a décrit plusieurs principes régissant le fonctionnement de l'appareil psychique : tout d'abord le couple complémentaire et antagoniste que forment le principe de plaisir/déplaisir et le principe de réalité. Puis à ces principes en sont adjoints deux autres : le principe de constance et le principe de Nirvana. Ces principes s'appliquent-ils à d'autres agencements de la vie psychique, au groupe et plus généralement à toute configuration de liens intersubjectifs ?

Nous avons dégager des recherches psychanalytiques sur les groupes sept principes fondamentaux organisés en couples complémentaires et antagonistes :

1 / Le principe de plaisir/déplaisir : le groupe se constitue et se maintient en fournissant à ses membres l'évitement du déplaisir (l'excitation interne et mutuelle excessives, les blessures narcissiques, l'angoisse d'être abandonné, rejeté, ou sans assignation dans l'espace groupal...); il leur fournit aussi des

expériences de plaisir, c'est-à-dire la satisfaction des besoins et des pulsions par l'interliaison pulsionnelle : le plaisir d'être en groupe, de former un tout, d'être protégé, de recevoir une stimulation de pensée régulée. Ce principe économique concourt à mettre en œuvre tous les autres.

2 / Le principe d'indifférenciation/différenciation : le groupe se forme sur un fond d'indifférenciation des psychés, dont la matière première se différencie progressivement et par crises pour laisser place à des différenciations nécessaires au développement de la vie psychique de l'ensemble et des individus. Ce principe peut être décrit à partir du protomental et des Présupposés de base, des pôles isomorphiques et homomorphiques de l'appareil psychique groupal, du co-soi et du soi groupal originaire. Il régit la topique et la genèse groupales.

3 / Le principe de délimitation dedans/dehors : sous l'effet du principe de plaisir/déplaisir, et en synergie avec le principe de différenciation/indifférenciation, le groupe se forme en sécrétant une frontière entre le dedans et le dehors, une première différenciation contenant/contenu à partir d'un premier contenant, ou encore une enveloppe qui sépare et articule de manière plus ou moins fluide, poreuse et malléable les limites entre l'espace groupal et les espaces subjectifs singuliers. Ce principe concerne la topique groupale.

4 / Le principe d'autosuffisance/interdépendance : ce couple gère la formation de la spécificité de la réalité psychique groupale par rapport à la réalité individuelle et sociale ; il préside à l'organisation interne du groupe, sous l'effet des présupposés de base, des organisateurs psychiques inconscients (fantasmes partagés, signifiants communs, métadéfenses, alliances inconscientes, narcissisme commun...). Le pôle de l'autosuffisance s'appuie sur l'illusion groupale, les fantasmes d'autoengendrement, les rêveries utopiques

et les idéologies autarciques. Le pôle de l'interdépendance est organisé par les effets de distinction sexuelle et générationnels du complexe d'Œdipe. Ce principe accomplit une fonction de différenciation entre la réalité imaginaire et la réalité symbolique.

5 / Le principe de constance/transformation : il organise un antagonisme et une complémentarité entre la tendance du groupe à maintenir une tension minimale dans les excitations et les conflits intra-groupe, et la tendance à promouvoir la réalisation des composantes dynamiques des autres principes, notamment la capacité transformatrice du et dans le groupe. Ce principe économique et dynamique est en synergie avec tous les autres.

6 / Le principe de répétition/sublimation est étroitement associé à l'hypothèse de la pulsion de mort : il gère donc la dimension économique des automatismes mis en place dans les groupes pour surmonter les expériences traumatiques qui traversent l'expérience collective. *Totem et Tabou* en propose un modèle : le passage de la Horde soumise à la répétition du meurtre au Groupe qui en trouve les modalités de dégagement par l'interdit du meurtre du Père, exige le renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels, mais il ouvre aussi les voies d'accomplissement symbolique à la sublimation.

7 / Le principe de réalité s'oppose au couple plaisir/déplaisir : dans le groupe, il est défini par ce que Bion appelle le groupe de travail. Toutefois ce principe possède la caractéristique d'être infiltré par le discours et les représentations inconscientes construits par le groupe. Le principe de réalité dans sa forme radicale ne peut se construire que lorsque la dimension de la Loi sociale en est devenue le principe organisateur. Dans les groupes organisés par la méthode psychanalytique, la règle fondamentale participe à la mise en œuvre du principe de réalité.

Chapitre IV

LES LIENS DE GROUPE

Les recherches sur le groupe comme entité n'ont guère mis l'accent sur les liens de groupe : sans doute avaient-elles d'abord à constituer leur objet, avant de penser les limites entre les espaces psychiques qui s'y articulent. Les psychanalystes se sont intéressés aux liens intersubjectifs à partir du moment où ceux-ci leur sont apparus comme une condition nécessaire et décisive à la construction de la subjectivité : chacun est précédé par la place qui lui est assignée dans un ensemble intersubjectif dont il devient le sujet : c'est dans cette perspective que nous avons proposé de considérer conjointement le sujet de l'inconscient comme sujet du groupe ou sujet du lien. D'autres psychanalystes, notamment en Argentine (I. Berenstein, J. Puget, S. Gomel, M. Bernard) en Espagne (N. Caparros) et en Uruguay, ont engagé leurs recherches autour du concept de configurations de liens, dont ils analysent les composantes à travers la diversité des liens de groupe, de couple, de familles et d'institutions. Ces recherches ont pour arrière fond les travaux de Pichon-Rivière et de Bleger.

I. — Les recherches sur le lien, les relations d'objet et les configurations de lien

E. Pichon-Rivière a distingué deux champs psychologiques dans le lien : un champ interne définissant

une relation d'objet avec un objet interne, et un champ externe définissant un lien avec un objet externe. La relation d'objet est « la forme particulière que prend le moi à se lier avec l'image d'un objet localisé en lui... ». Elle est constituée par une structure dynamique, en mouvement continu, mue par des facteurs instinctuels qui fonctionnent d'une manière déterminée. Alors que le point de vue psychosocial concerne le lien externe, ce qui intéresse la psychanalyse est la structure interne du lien, c'est-à-dire la relation d'objet. Une fois cette distinction fondatrice entre le concept de lien et le concept de relation d'objet établie, il reste à articuler comment la relation d'objet est une composante du lien.

La difficulté est que le concept de lien proposé par Pichon-Rivière est le résultat d'une autre sorte de détermination : il ne cache pas son projet d'effectuer la substitution du concept de lien à celui de pulsion, la structure de lien étant alors entendue comme l'effet d'un proto-apprentissage, c'est-à-dire comme le véhicule des premières expériences sociales qui constituent le sujet lui-même, sur la négation du narcissisme primaire. Une constante de sa théorie du lien est en effet de soutenir que c'est dans l'interaction que se produit l'intériorisation de la structure de relation : celle-ci devient intrasubjective sous l'effet de l'identification introjective et projective, mais Pichon la décrit aussi en termes interactionnistes et communicationnels (émetteur-récepteur). La dialectique qu'il propose pour qualifier les liens qui se constituent entre déposant, déposé, dépositaire illustre bien son point de vue.

J. Bleger a introduit dans la théorie du lien une opposition féconde entre deux modes de sociabilité : la sociabilité syncrétique et la sociabilité par interaction. La sociabilité syncrétique définit une relation qui est en fait une non-relation mais qui est un véritable lien. Pour se faire comprendre Bleger soutient, en critiquant la théorie sartrienne de la sérialité, que même lorsque les individus sont dans une non-relation (comme apparemment dans une file d'attente d'un autobus), ils sont cependant et involontairement

d'accord pour se maintenir dans cet état de non-relation : ils forment ainsi un groupe selon la sociabilité syncrétique.

La sociabilité par interaction implique quant à elle une relation d'objet interne, une différenciation dans l'espace psychique et dans l'espace intersubjectif ; elle est figure, ou Gestalt, sur le fond de la sociabilité syncrétique, dont on voit bien qu'elle accomplit une fonction de contenant, de dépôt ou d'enveloppe pour les interactions.

Relation syncrétique et relation par interaction ne sont pas symétriques : leurs niveaux logiques sont distincts ; chez un sujet en groupe, les deux niveaux sont maintenus grâce à un clivage du Moi qui inhibe la sociabilité des liens syncrétiques qui, quant à elle, continue à exister à bas bruit. Lorsque ce clivage n'opère plus, lorsque le niveau syncrétique fait irruption et n'enveloppe plus les liens d'interaction, il y a simultanément crise dans le groupe et chez ses membres.

Nous avons mis l'accent sur un autre dimension : ce qui différencie le lien de la relation d'objet c'est que dans le lien nous avons affaire à de l'autre. Ces « autres » ne sont pas seulement des figurations ou des représentants des pulsions, des objets partiels, des représentations de chose et de mot, du sujet lui-même ; ils sont aussi *des autres*, irréductibles à ce qu'ils représentent pour un autre. Lorsque je suis dans le lien intersubjectif, je me heurte à de l'autre, je ne peux pas le réduire à ma représentation de lui comme objet : l'objet de la relation d'objet ne coïncide pas exactement avec l'autre, il est toujours plus ou moins marqué d'imaginaire.

Les théories de la relation d'objet ne sont donc pas des théories de l'intersubjectivité, mais elles sont incluses dans ces dernières. Le lien de groupe possède une logique propre : celles de l'appareillage des psy-

chés sur la base des relations d'objets (ou d'autres organisateurs) de sujets membres du groupe.

II. — La question des pulsions dans le lien de groupe

La question de la pulsion n'est guère explorée lorsqu'il s'agit de penser l'articulation du sujet et du groupe. Question à double face : d'un côté elle interroge la spécificité d'une pulsion qui serait directement impliquée dans la formation du lien ; d'un autre elle interroge la formation même de la vie pulsionnelle dans l'intersubjectivité. Chacune de ces questions situe la pulsionalité à la limite entre liaison intrapsychique et lien intersubjectif.

Pulsion grégaire, pulsion d'agrippement et pulsionalité interrythmique. — En soulignant l'importance des investissements pulsionnels et les représentations dont le groupe est l'*objet*, Pontalis relançait la question ouverte par Freud, reprise par Slavson, d'une pulsion dite *grégaire* ou *sociale* ou *de groupe*. On connaît la réponse de Freud : « ...il nous en coûte d'accorder au facteur nombre une importance telle qu'il lui serait possible d'éveiller à lui seul dans la vie psychique de l'homme une pulsion nouvelle et ordinairement non activée. Nos supputations sont, de ce fait, orientées vers deux autres possibilités : que la pulsion sociale puisse être non-originnaire et non-décomposable et que les débuts de sa formation puissent être trouvés dans un cercle plus étroit, comme par exemple celui de la famille ».

Sur le fond, la question n'est pas tranchée par Freud en 1921. Les travaux des années 60-70 sur l'attachement ont suggéré que préalablement à tout investissement d'objet, la pulsion d'agrippement trouve d'abord un fondement dans la nécessité vitale de s'accrocher au corps de la mère ; maintenir avec la surface de son corps et avec l'activité psychique qui accompagne les rapprochements est un contact préalable à tout étayage de la pulsion sur l'expérience de

la satisfaction des besoins corporels nécessaires à la vie. Les recherches effectuées sur les autistes réunis en groupe (G. Haag) permettent de soutenir l'hypothèse que la pulsion d'agrippement s'y trouve particulièrement éveillée. Mais ici encore, elle ne nous conduit pas à conclure à une pulsion sociale originaire, quand bien même la pulsion à s'agripper pourrait constituer le début de la formation d'une tendance secondaire, sociale, à suivre (*sequor*) et à s'agrouper (*grup*, la masse, le nœud). A ce courant se rattachent les recherches qui accordent une place déterminante à la pulsion d'emprise dans l'émergence du lien et spécialement dans la formation de l'altérité.

Les travaux récents de O. Avron relançant avec beaucoup de force et de précision le débat sur la pulsionalité en groupe ou de groupe. Elle dégage de l'observation clinique un processus inter-rythmique (ou d'interliaison rythmique) qui signale un mode énergétique de liaison entre les individus en présence dans un groupe. Elle suppose ainsi un fonctionnement pulsionnel qui assurerait la liaison de base des psychismes, un fonctionnement différent de celui de la pulsion sexuelle et qui se rapproche des vues de Freud que nous avons évoquées.

Le jeu pulsionnel organisé par la tension entre les pulsions de vie et la pulsion de mort soutient les vicissitudes des mouvements de liaison et de déliaison dans les groupes. Freud a surtout souligné dans *Psychologie des masses et analyse du Moi* la force de liaison des pulsions libidinales qui sous-tendent les mouvements d'identification dans la formation et le maintien du lien intersubjectif. Il n'a pas avancé aussi précisément à cette époque dans l'analyse des effets de la pulsion de mort dans la désagrégation du lien, dans la haine et dans la violence qui traversent et quelquefois organisent les liens de groupe. Il faudra attendre les graves méditations de *Malaise dans la Civilisation* pour en aborder plus frontalement l'incidence.

La notion de pulsion de mort est aujourd'hui mieux différenciée, sous l'effet de ses manifes-

tations violentes ou muettes dans l'histoire individuelle et collective : les destructions et les auto-destructions massives, la réduction à l'inerte et à l'indifférenciation, le retournement sur soi de l'agressivité normalement dirigée sur l'objet annihilent la vie psychique et tuent le lien ; la violence des rapports sadomasochistes, la déliaison nécessaire aux nouvelles opérations de liaison et de réorganisation ou encore les mouvements de haine contre l'objet, la conflictualité, certaines conduites à risque ou ordaliques mobilisent au contraire les composantes de la pulsion de mort qui maintiennent et régénèrent le lien intersubjectif. Ces violences sont l'effet des composantes agressives ou anarchiques¹ de la pulsion de mort ; lorsqu'elles ne sont pas tolérées par les membres d'un groupe (ou de tout ensemble intersubjectif), elles ne font qu'accroître la force des composantes proprement létales de la pulsion de mort.

E. Enriquez a analysé le travail de la mort dans les institutions : il a souligné comment la violence originelle fondatrice de l'institution ou du groupe institué, tel que Freud le décrit dans *Totem et tabou*, fait constamment retour dans le processus même de l'institution : « les institutions indiquent en creux la possibilité constantes du meurtre des autres », mais aussi, ajouterons-nous, d'elles-mêmes. Elles s'organisent pour parer à ces attaques destructrices fratricides ou parricides en construisant des écrans souvent bien fragiles qui servent à limiter les retours à l'inerte (sidérations, empêchements de penser) ou à l'informe, les projections persécutoires et les actes violents. Mais, pour vivre et se régénérer, pour élaborer en crise les violences qui la feraient éclater, elle a besoin des composantes agressives et anarchistes de la pulsion de mort.

1. Selon N. Zaltzman la pulsion anarchiste combat le caractère excessif de la liaison effectuée par les pulsions de vie.

Le lien comme condition même de la formation de la pulsion. — Un cadre problématique général permet d'aborder cette seconde question sous l'angle du travail psychique imposé par la situation intersubjective de l'objet. Les cures individuelles et le travail psychanalytique en situation de groupe nous confrontent aux conditions de la transformation des excitations en pulsions et ultérieurement en fantasmes de désir : nous pouvons constater que cette transformation est tributaire des investissements de l'environnement familial, et plus précisément maternel, dans sa relation précoce à l'enfant. Pour faire lien le sujet doit accomplir certaines exigences de travail psychique imposées par la rencontre avec l'autre, plus précisément avec la subjectivité de l'objet. Se dégage alors nettement la composante intersubjective à l'œuvre dans la formation même de la pulsion (voir chapitre suivant, § 2).

III. — Les identifications, les repères identificatoires et les liens d'appartenance

Le concept d'identification occupe une place centrale dans la théorie psychanalytique, à l'articulation même de la « psychologie des masses » et de « l'analyse du Moi ».

La première définition freudienne (1895) du contenu de l'identification est celle d'une « pluralité des personnes psychiques » : elle précise l'importance de l'identification dans la structure de l'hystérie, elle souligne que le jeu identificatoire est réglé par le cadre interne du fantasme de scène primitive. Au chapitre VI de *L'interprétation du rêve*, Freud écrit que « c'est grâce à ce moyen que les malades peuvent exprimer, par leurs manifestations morbides, les états intérieurs d'un grand nombre de personnes et non pas seulement les leurs : ils peuvent souffrir, en quelque sorte pour une foule de gens, et jouer à eux seuls tous les rôles d'un drame ». Notons cette conception d'emblée *groupale* de l'identification, du fantasme et de l'hystérie.

C'est en ces termes que seront analysés les avatars du symptôme hystérique de Dora : Dora tente par l'identification de jouir de l'objet du désir de l'autre en s'appropriant ce désir et une partie de son identité. Le symptôme condense ces désirs, leurs objets et les défenses qui s'opposent à leur réalisation ; il fait lien entre les sujets et occulte l'accès au sens qu'il prend pour chacun et à la fonction qu'il accomplit entre eux : le montre l'analyse que Freud entreprend des symptômes de toux et d'enrouement chez Dora, en faisant apparaître le réseau de ses identifications, par le symptôme, au père malade, à la mère contaminée par le père, à la gouvernante, à la cousine, à M. K... et à Mme K... Dora, par son symptôme, identifie entre eux tous ces personnages et passe ainsi de l'un à l'autre. Freud montre en cela la *triple* attache du symptôme : somatique, psychique et *groupale*, la liaison entre ces trois ordres s'effectuant à travers les formations *intermédiaires* entre l'espace intrapsychique et l'espace des liens intersubjectifs que sont le fantasme et les identifications.

Freud va encore plus loin dans cette voie lorsqu'il écrit en 1909 que dans l'attaque hystérique « la malade entreprend d'exécuter les faits et gestes des deux personnes intervenant dans le fantasme, autrement dit qu'elle se livre à une *identification multiple* ». Il établit une relation fondamentale entre l'identification multiface, plurielle ou multiple et le fantasme, dont il met en évidence l'organisation groupale et la fonction de scénarisation. A cette notion inaugurale se rattache celle, plus tardive, dans la seconde théorie de l'appareil psychique, de personnalité multiple développée dans *Le Moi et le ça*. Ce concept décisif de sa théorie du Moi et de ses objets internes soutient la notion d'un Moi-groupe.

Dans *Psychologie des masses et analyse du Moi* Freud définit l'identification selon trois points de vue : comme la toute première expression d'un lien émotionnel avec une autre personne ; comme le substitut régressif d'un choix d'objet abandonné ; enfin comme la mise en place dans le sujet d'un élément commun entre lui et l'objet, en l'absence de tout investissement sexuel de l'objet. Chacune de ces dimensions est constituante à la fois de la groupalité intrapsychique et du lien intersubjectif.

Freud met en évidence les arrangements des identifications et les produits spécifiques qui en résultent et

qui caractérisent la vie des ensembles : la figure capitale du meneur, les formations de l'Idéal commun et de l'Idée qui les représentent ; les identifications imaginaires, l'esprit de corps, le développement du narcissisme des petites différences, l'émergence du *Dichter* comme figure du poète, du héros et de l'historien, prototype du dégagement du Je de la masse compacte et indifférenciée (*die Menge*), acte de naissance de la psychologie individuelle ; la fonction des sujets intermédiaires (*der Mittler, der Vermittler*) pour l'économie de l'ensemble et pour chaque sujet ; les fonctions de représentation, de mise en scène et d'énoncé fondateur qu'accomplit le mythe, celui-là même que, *Dichter* lui-même, Freud invente pour penser son rapport à sa propre horde, sa rupture avec Jung, pour rendre compte de l'inconscient dans des formations spécifiques qui seraient *de groupe*.

L'organisation groupale des identifications dans le développement psychosexuel. — Les identifications sont la matière première du lien groupal et la dimension groupale des identifications peut être repérée tout au long des phases du développement psychosexuel. Elles organisent le lien intersubjectif dans une grande diversité de formes.

L'identification primaire constituée dans la phase orale de l'organisation pulsionnelle pose d'emblée la question de l'étayage de la pulsion et de l'objet sur le corps libidinal de la mère et, dans le même mouvement, sur son activité psychique, c'est-à-dire sur l'organisation de ses objets internes. L'analyse de l'identification primaire proposée par A. Missenard définit le sein comme objet commun de la demande de l'enfant et du désir de la mère et comme « support d'un premier processus identificatoire ». La première identification correspond à une unification de l'enfant et, conjointement, à son aliénation dans le désir

maternel. Seule la référence à la place qu'occupe dans le désir de la mère le père de l'enfant ou son propre père préserve la référence phallique.

L'identification narcissique trouve son modèle dans l'analyse que Freud entreprend à propos de Léonard de Vinci : le sujet cherchera ultérieurement à aimer un objet avec lequel il puisse s'aimer lui-même de la même manière qu'il se représente avoir été aimé par sa mère : comme l'enfant idéal qu'il a été et qu'il est toujours pour elle, il est lui-même pour lui-même cette mère qui l'aime. On notera que cette identification s'établit dans le mouvement d'une menace de perte et de différenciation entre le Moi et l'autre.

Le moment de l'identification spéculaire va préciser ce dégagement. L'analyse que J. Lacan a proposée de l'expérience du miroir articule précisément identification, fonctions du Moi, formation des instances idéales, image corporelle, imago et relation au semblable.

Pour Lacan, l'expérience du miroir est à l'origine du moi. L'identification du premier narcissisme se rapporte à l'image corporelle : cette image fait l'unité du sujet, dans « ce rapport érotique où l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même ». Lacan reconnaît à cette « organisation passionnelle » un rôle fondamental dans la structuration de la réalité : « Les fonctions du moi [...] doivent passer chez l'homme par cette aliénation fondamentale que constitue l'image réfléchie de soi-même (la forme originale du moi-idéal), aussi bien que du rapport avec l'autre qui se confond plus ou moins selon les étapes de la vie avec le moi-idéal. L'identification du second narcissisme, c'est-à-dire à l'autre, permet à l'homme de situer son rapport imaginaire et libidinal au monde avec précision. » Dans le miroir, l'enfant découvre que ce qu'il y voit, c'est lui-même et non un autre, mais qu'il y a de l'autre. Il voit deux images, s'identifie à la sienne et identifie l'autre comme étant différente de la sienne et semblable à son reflet.

C'est sur cet arrière-fond que l'identification introjective prend sa consistance et sa valeur structurante, et que nous pouvons en comprendre les achoppements. L'introjection est un processus primaire par

lequel le nourrisson établit un lien émotionnel avec ses objets. Elle n'introduit pas seulement dans le moi l'objet, mais l'ensemble des pulsions et des liens narcissiques et objectaux attachés à l'objet. En ce sens, l'introjection est la possibilité de *maintenir* et *conserver* à la fois l'investissement narcissique et la relation à l'objet (à l'autre) *en son absence*.

Les achoppements de l'identification introjective ont été décrits par plusieurs auteurs. M. Torok et N. Abraham ont mis en évidence la nécessité de métaboliser la perte requise pour que le processus d'introjection s'accomplisse : la démétaphorisation et l'objectivation statufient l'objet au plus près de la chose corporelle et évitent la reconnaissance de l'expérience subjective de la perte. Se substitue à l'introjection le mécanisme hallucinatoire de l'incorporation qui « réalise » dans le corps ou pétrifie dans la psyché ce qui n'a pas pu être psychisé.

Des liens de groupe sont fondés sur ce mécanisme, comme J.-C. Rouchy (1998) l'a bien montré à propos des processus archaïques à l'œuvre dans les rituels oraux : repas cannibaliques, ingestion de substances communes, plus ou moins toxiques ; ces processus sont responsables des stases psychiques que sont les secrets et les passés sous silence dans l'histoire d'un groupe qui, précisément, ne parvient pas à historiser son passé et en répète le drame sans le transformer. Les somatisations, « inscriptions aveugles dans le corps » témoignent aussi de cet achoppement.

L'identification adhésive décrite par E. Bick est aussi un échec de l'introjection. Elle est un effet de la défaillance ou de l'inadéquation de la fonction contenante chez la mère, ou de son attaque fantasmatique par le bébé. Celui-ci recherche sans arrêt un objet – lumière, voix, odeur, chaleur, – afin de tenir ensemble les parties de son corps et de s'unifier dans une relation d'adhésion ou d'accrochage au corps et à la psyché maternels.

L'identification projective est une projection de parties de soi dans un objet : elle marque elle aussi un

achoppement du processus d'introjection. Dans sa forme pathologique à but destructif, l'identification projective est un mécanisme de défense lié à la position paranoïde-schizoïde : elle vise à faire disparaître ou à contrôler de manière omnipotente les objets internes et avant tout leurs rapports. Deux conséquences s'en suivent : l'objet est perçu avec les caractéristiques des parties de soi projetées en lui ; le Moi s'identifie avec l'objet (ou les objets) de sa projection.

Ces trois formes d'échec de l'introjection donnent lieu à des confusions d'identité et organisent les liens de groupe selon un mode paradoxal de fusion, ou de non-séparation, et d'explosion.

Les identifications œdipiennes complexifient et dépassent les organisations précédentes. Elle les complexifie : l'identification œdipienne est une identification au rival sur le mode de l'identification hystérique au désir de l'autre, identification *régressive* sur le modèle de l'objet perdu, et identification *progressive* dans laquelle coexistent identification introjective et investissement narcissique. Mais elle est aussi dépassement des organisations précédentes : dans le cas du garçon, le désir sexuel dont il est porteur transforme sa relation à la mère. Il doit renoncer à ses désirs incestueux et, au lieu de remplacer le père, s'identifier à lui. L'identification œdipienne donne accès à l'ambivalence du lien social. Comme Freud l'indique dans *Psychologie des masses et analyse du Moi*, le lien social est précisément cette transformation dans les identifications, cette coexistence d'un sentiment primitivement hostile avec un attachement positif. Ce passage est illustré par Freud dans *Totem et tabou* : le meurtre du Père et le Pacte des frères instituent la communauté fraternelle comme premier acte de civilisation.

Les repères identificatoires et l'appartenance groupale. — Les liens de groupe sont en appui sur ce que

les ethnologues nomment repères identificatoires. Ces repères matériels et culturels articulent l'espace intrapsychique, l'espace culturel et l'espace social : emblèmes et signes de reconnaissance (vêtements, parures), outils et techniques, mais aussi noms, scarifications ou tatouages. Ce sont aussi des signes de distinction : par ces repères chacun peut se faire reconnaître de chaque autre comme membre du groupe et reconnaître ainsi ceux qui appartiennent au groupe et ceux qui n'y appartiennent pas. Les repères identificatoires définissent donc les limites de l'appartenance groupale.

Participent à la fonction de repères identificatoires la langue et l'usage de la langue, la référence aux énoncés mythiques et idéologiques, aux légendes et aux utopies qui organisent l'espace cognitif du groupe et fonde les représentations de l'origine : c'est-à-dire la cohérence et la puissance du discours collectif sur la cause des êtres et des choses.

Les repères identificatoires mobilisent les identifications inconscientes, ils les soutiennent ou les répriment : par exemple les identifications sexuelles sont cadrées par les rites d'initiation qui confèrent les repères identificatoires propres à un groupe ou à un ensemble plus vaste. On pourrait dire que chaque sujet cherche à faire coïncider dans les liens de groupe ses identifications inconscientes avec les exigences d'emplacement requis par l'appartenance au groupe et par les repères identificatoires qui en témoignent. Ces repères jouent un rôle important dans l'inscription généalogique : ils sont au principe de la transmission de la vie psychique entre générations.

Aux concepts de repères identificatoires et d'appartenance groupale, de cohésion et de frontière du groupe peut être rattachée la notion de *Genius loci* proposé par C. Neri par référence à la divinité tutélaire : le *Genius loci* incarne la fonction de ranimer l'identité du groupe et de relier le changement à la base affective du groupe.

IV. — Les mécanismes de défense et les alliances inconscientes

Le concept de psyché de groupe suppose une hypothèse sur l'inconscient et les effets qu'il produit dans les groupes. Si la question n'est pas vraiment traitée par Freud, tous les psychanalystes qui ont effectué un travail psychanalytique en situation de groupe ont été confrontés au problème suivant : quelle métapsychologie est en mesure de rendre compte de l'inconscient, des formations et des processus qui organisent la psyché de groupe et les liens qui s'y nouent ?

Les réponses sont encore à construire. D. Anzieu en a proposé une dans son ouvrage sur *Le groupe et l'inconscient*. Réponse complexe, puisqu'il soutient « qu'il n'y a de réalité intérieure inconsciente qu'individuelle » et qu'il postule la notion d'un Soi de groupe, défini comme un contenant à l'intérieur duquel se produit une circulation fantasmatique et identificatoire entre les membres du groupe.

Une autre hypothèse est envisageable ; elle suppose que des processus et des modalités intersubjectives et transsubjectives pourraient contribuer à la formation de l'inconscient, mais aussi y inscrire certains de ses contenus qui ont pour principale caractéristique d'être partagés ou communs avec d'autres sujets. Cette hypothèse implique la notion d'un inconscient qui ne correspondrait pas avec les limites de l'appareil psychique individuel.

Elle rencontre alors sur son chemin la question de l'inconscient collectif (C.-G. Jung), formé par les traces des événements ou des expériences collectives laissées dans la mémoire. L'hypothèse de l'inconscient collectif a tant servi à occulter le débat qu'il vaut mieux la mettre en suspens. Admettre par analogie la notion d'un « inconscient groupal » a en effet formé écran à la question même de l'inconscient, des forma-

tions, des processus et des effets qui lui sont propres dans les ensembles intersubjectifs groupaux.

Dans les recherches que nous avons engagées, le groupe n'est pas seulement considéré comme un contenant d'inconscients « individuels » ; l'attention se porte sur les alliances inconscientes, c'est-à-dire sur les actes psychiques de production conjointe de l'inconscient, dans le lien même entre les sujets dans un groupe. La base clinique de ces recherches est l'analyse des modalités du retour du refoulé, des transferts, de la formation de symptômes et du discours associatif : l'effet des alliances constitutives du lien de groupe y est constant. Chaque ensemble s'organise *positivement* sur des investissements mutuels, sur des identifications communes, sur une communauté d'idéaux et de croyances, sur des modalités tolérables de réalisations de désirs. Chaque ensemble s'organise aussi *négativement* sur une communauté de renoncements et de sacrifices, sur des effacements, sur des rejets et des refoulements, sur un « laissé de côté » et sur des restes.

Les alliances inconscientes. — Les alliances inconscientes participent aux *fonctions métadéfensives* décrites par E. Jaques : le groupe doit offrir à ses membres des organisations défensives communes sur lesquelles ils adossent leurs propres mécanismes individuels de défense, notamment contre les angoisses psychotiques et archaïques réactivées par la régression dans la situation de groupe. L'institutionnalisation du *leadership*, l'idéalisation et les idéaux partagés constituent aussi des métadéfenses qui encadrent les formations individuelles de l'inconscient.

Le lien groupal et la formation de la réalité psychique propre au groupe s'organisent sur une série d'opérations de refoulement, de déni ou de rejet effectuées en commun par les sujets de ce lien pour le

bénéfice de chacun. Ces opérations caractérisent les alliances inconscientes.

Nous appelons alliance inconsciente une formation psychique intersubjective construite par les sujets d'un lien pour renforcer en chacun d'eux certains processus, certaines fonctions, ou certaines structures issues du refoulement ou du déni, ou du désaveu, et dont ils tirent un bénéfice tel que le lien qui les conjoint prend pour leur vie psychique une valeur décisive. L'ensemble ainsi lié ne tient sa réalité psychique que des alliances, des contrats et des pactes inconscients que ses sujets concluent et que leur place dans l'ensemble les *oblige* à maintenir. L'idée d'alliance inconsciente implique celles d'une obligation et d'un assujettissement.

Dans une étude clinique portant sur des groupes conduits par plusieurs psychanalystes nous avons pu observer que ce qui est refoulé ou dénié chez les psychanalystes se transmet dans le groupe des participants et l'organise symétriquement : l'alliance inconsciente préserve les sujets de savoir quoi que ce soit de leurs propres désirs et de leurs liens.

En outre, les analystes étant ici en position imaginaire de fondateurs du groupe, ce qui est dénié ou refoulé par eux acquiert les caractéristiques de l'originaire pour les participants et fonctionne comme tel. Par là s'ouvrent des perspectives sur la formation et la transmission de l'originaire et des signifiants énigmatiques (ou archaïques) dans les groupes, dans les familles et les institutions.

On peut généraliser ces propositions en disant que : 1 / dans tout lien intersubjectif, l'inconscient s'inscrit et se dit plusieurs fois, dans plusieurs registres et dans plusieurs langages, dans celui de chaque sujet et dans celui du lien lui-même ; 2 / le corollaire de cette hypothèse est que l'inconscient de chaque sujet porte trace, dans sa structure et dans ses contenus de l'inconscient

d'un autre, et plus précisément, de plus d'un autre ; 3 / le groupe intersubjectif est l'un des lieux de la formation de l'inconscient ; les alliances inconscientes portent non seulement sur des contenus inconscients, mais sur l'alliance elle-même qui, demeurant inconsciente, produit et maintient de l'inconscient ; 4 / la transmission de la vie psychique entre les générations et entre les membres d'un groupe s'effectue à travers ces alliances inconscientes.

Contrats et pactes narcissiques. — Dans son étude sur le narcissisme, Freud a souligné que les parents constituent l'enfant comme le porteur de leurs rêves de désir non réalisés et que le narcissisme primaire de celui-ci s'étaye sur celui des parents. P. Aulagnier a donné une ampleur à cet étayage en soutenant que tout sujet vient au monde de la société et de la succession des générations avec la mission d'assurer la continuité de l'ensemble auquel il appartient. En échange, cet ensemble doit investir narcissiquement ce nouvel individu. La notion de « contrat narcissique » correspond à l'attribution à chacun d'une place déterminée dans le groupe et indiquée par les voix qui ont tenu, avant l'apparition du nouveau venu, un discours conforme au mythe fondateur du groupe. Ce discours, qui contient les idéaux et les valeurs du groupe et qui transmet la culture de celui-ci, doit être repris à son compte par chaque sujet. C'est par ce discours et par cet investissement narcissique qu'il est relié à l'Ancêtre fondateur.

Au contrat narcissique qui contient une violence structurante, nous opposons le pacte narcissique, résultat d'une assignation immuable à un emplacement de parfaite coïncidence narcissique : cet emplacement ne supportera aucune transformation, car le moindre écart provoquerait une ouverture béante dans la continuité narcissique. Un tel pacte contient

et transmet de la violence destructrice. Nous sommes ici dans le cas de figure décrit par D. Laing lorsqu'il parle de la co-inhérence des sujets au groupe familial psychotique.

Le pacte dénégatif. — Par ce concept nous avons défini diverses opérations (de refoulement, de dénégation, de déni, de désaveu, de rejet ou d'enkystement) qui, dans tout lien intersubjectif, sont requises de chaque sujet pour que le lien puisse se constituer et se maintenir. Cet accord inconscient sur l'inconscient est imposé ou conclu mutuellement pour que le lien s'organise et se maintienne dans sa complémentarité d'intérêt, pour que soit assurée la continuité des investissements et des bénéfices liés à la subsistance de la fonction des Idéaux, du contrat ou du pacte narcissique. Deux polarités du pacte dénégatif se dégagent ainsi, l'une *organisatrice* du lien et de l'espace intrapsychique, l'autre *défensive* de l'espace interne et de l'espace intersubjectif. En ce sens le pacte dénégatif est une métadéfense : il crée dans l'ensemble du non-signifiable, du non-transformable : des zones de silence, des poches d'intoxication, des espaces-poubelles ou des lignes de fuite qui maintiennent le sujet d'un lien étranger à sa propre histoire.

La communauté de déni. — Cette notion proposée par M. Fain désigne un déni en commun ; elle rend compte d'une modalité de l'identification de l'enfant à sa mère lorsque celle-ci ne parvenant pas à se dégager de lui pour désigner en un autre lieu que l'enfant un objet de désir (le père), le déni de l'existence du désir pour le père est à la fois le fait de l'enfant et celui de la mère. D'une manière plus générale, dans tout lien, la communauté de déni porte sur la réalité de l'objet du désir de l'autre et elle maintient un état

de non-séparation entre les sujets d'un lien. Elle s'accompagne de ce fait un régime d'identifications narcissiques et projectives croisées.

L'alliance dénégatrice. — La notion d'alliance dénégatrice permet de caractériser une situation où le lien est utilisé pour maintenir hors du refoulement secondaire des représentations rejetées par le moyen du déni.

M.-Th. Couchoud a dégagé cette notion à partir de l'élaboration de la psychothérapie conjointe d'une mère et de sa fille. Elle montre que ce qui n'a pu être refoulé par la mère est alors nié par la fille grâce à un surinvestissement hallucinatoire des représentations non refoulées et conjointement niées par la psyché maternelle : ce qui conduit celle-ci à induire chez sa fille ce qui aurait été son propre délire. La notion centrale est ici celle d'un *échec à refouler*, cet échec devenant le mobile des moyens mis en œuvre pour rendre impossible le dévoilement d'un non-refoulé et assurer le voilement de ce qui doit être nié.

D'autres recherches en cours, qui portent notamment sur les mécanismes de délégation et de décharge intersubjectives dans les familles, mettent à jour ce que l'un des parents, avec la complicité inconsciente de l'autre, assigne à l'enfant dans le traitement psychique d'une partie inélaborable de sa psyché.

Les alliances perverses. — Elles se spécifient par le désaveu commun, par le secret partagé et par l'emprise que le pervers exerce sur ses partenaires, avec la complicité consciente ou inconsciente de ceux-ci. J. Clavreul a souligné le contrat secret qui soude les deux partenaires du couple pervers, sans que pour autant le tiers en soit absent, le pervers cherchant plutôt à le rendre présent en l'écartant.

V. — La catégorie de l'intermédiaire et les fonctions phoriques

Les recherches sur le lien intersubjectif rencontrent nécessairement le problème des modalités de passage entre les espaces psychiques. Dans cette perspective, une attention particulière est à porter aux fonctions intermédiaires qu'accomplissent certains sujets ou qui leur sont assignées dans la topique, la dynamique et l'économie du lien. Pour des raisons qui leur sont propres, mais aussi sous l'effet d'une détermination à laquelle ils sont assujettis, ces sujets viennent occuper dans le lien une certaine place : de porte-parole, de porte-symptôme, de porte-rêve, etc.

Nous avons proposé le concept de fonction phorique pour spécifier ces emplacements et ces fonctions dans l'agencement du lien intersubjectif ; ils sont nécessaires au processus d'appareillage psychique intersubjectif. Ce concept ne s'apparente pas à la conception systémique du patient désigné ou du porteur du symptôme familial : selon cette conception, le patient est considéré comme un élément d'un système. Dans notre perspective, il s'agit plutôt d'articuler l'organisation intrapsychique du sujet de l'inconscient, la part qui lui revient en propre dans la fonction phorique qu'il accomplit et dans sa façon de se servir du lien, et le sort qui est fait à cette fonction et au sujet qui l'incarne dans le processus du lien.

L'exemple du porte-parole. — La notion de porte-voix (*portavoz*) est historiquement et conceptuellement liée au travail de Pichon-Rivière sur le groupe familial et à sa conception de la maladie mentale :

« Le porte-voix est celui qui, dans le groupe, à un certain moment, dit quelque chose, et ce quelque chose est le signe d'un processus groupal qui, jusqu'à ce moment est demeuré latent ou implicite, comme caché à l'intérieur de la totalité du

groupe. Comme signe, ce que révèle le porte-voix doit être décodé, c'est-à-dire qu'il faut lui enlever son aspect implicite. De cette manière il est décodé par le groupe — particulièrement par le coordinateur — qui en indique la signification. Le porte-voix n'a pas conscience d'énoncer quelque chose de la signification groupale qui a cours à ce moment-là, mais plutôt il énonce ou fait quelque chose qu'il vit comme lui étant propre. »

Pichon-Rivière précise alors ce qu'il considère comme son meilleur apport à la théorie des groupes familiaux : « le sujet qui tombe malade est le porte-voix de l'anxiété, des difficultés de son groupe familial. Dans quel sens ? Le malade, l'aliéné, c'est lui, mais sa maladie, sa conduite déviante est la résultante de l'interaction familiale, de la forme aliénante des relations qu'établissent les membres de ce groupe : c'est pour cela que la maladie de l'un d'entre eux émerge comme conduite déviante » (*op. cit.*, p. 11). De la même manière, *mutatis mutandis*, dans les groupes opérationnels d'apprentissage le porte-voix est le membre du groupe qui, en raison de son histoire personnelle exprime quelque chose qui permet de déchiffrer le processus latent. Son rôle est donc fondamental puisqu'il révèle les aspects latents du processus, il est « l'indicateur » de la maladie ou de la fantaisie inconsciente du groupe.

Nous avons abordé la notion de porte-parole dans un contexte différent et selon une problématique différente de celle de E. Pichon-Rivière avec lequel nous sommes en accord sur plusieurs aspects de sa définition : le *portavoz* comme le porte-parole se situe à l'articulation du processus individuel et du processus groupal ; ils accomplissent l'un et l'autre une fonction métaphorique ou métonymique de représentation ; l'un et l'autre sont les supports d'une charge dont se déleste l'ensemble auquel ils appartiennent. Toutefois notre conception diffère de la sienne sur quelques points importants. Tout d'abord, la notion de porte-parole s'est imposée dans le cadre de l'analyse du processus associatif groupal pour traiter la question de la parole, de la façon dont elle est apportée ou déléguée au sujet, de la façon dont il en est saisi et dont il s'en saisit, charge ou décharge sur d'autres ses propres désirs et ses interdits.

Dans la clinique psychanalytique du groupe, l'emplacement occupé par le porte-parole se situe aux points de nouage de trois espaces : celui du fantasme, du discours associatif et de la structure intersubjective : là où se nouent les emplacements subjectifs de plusieurs membres du groupe, que le porte-parole représente et dont il porte la parole. L'analyse du processus associatif et des transferts en situation de groupe montre que le porte-parole porte lui-même sa propre parole méconnue et qu'il peut la connaître à travers ce qu'il énonce pour un autre ou à un autre.

Le concept de porte-parole se réfère ici d'une manière centrale à une conception du sujet de l'inconscient dans son rapport à la parole : le porte-parole, n'est pas, comme le *portavoz*, la résultante de l'interaction entre les membres du groupe : le concept interactionniste aboutit, comme dans la perspective systémique du « patient désigné », à l'effacement de la subjectivité du sujet qui n'est que *l'indicateur* ou *l'analyste* des perturbations du groupe ou le *révélateur* du dénominateur commun de la situation. Même si Pichon-Rivière inclut dans sa problématique la notion que c'est bien le *portavoz* qui est *le* malade, ce n'est pas la même chose que de dire qu'il est *malade*.

Le porte-parole est conduit à sa fonction phorique par le mouvement de son propre désir, ou bien il y est appelé par d'autres qui ensemble le portent à tenir cet emplacement. De la même manière, nous considérons que le leader n'existe pas exclusivement à partir de la fonction qu'il accomplit dans le groupe, mais aussi à partir de la détermination intrapsychique qui le conduit à cet emplacement. Il en va de même pour toutes les autres fonctions phoriques : porte-symptôme ou porte-rêve, porte-idéal ou porte-mort, bouc émissaire ou sacrificateur.

VI. — Les représentations et les liens de pensée

Le travail de représentation est une composante du lien intersubjectif. Les liens sans représentation et sans autoreprésentation sont des liens « non-liens », fondés sur l'union fusionnelle ou sur le rejet. Mais dans toute autre forme de lien, une pensée du lien se forme. Mise en place grâce à des processus primaires, secondaires et tertiaires, cette pensée du lien est l'effet de la nécessité de transformer des expériences chargées d'anxiété que les sujets considérés isolément ne parviennent pas à métaboliser et à élaborer. L'analyse des processus travaillant les chaînes associatives groupales nous a conduit à distinguer entre pensée de groupe et pensée en groupe.

La pensée de groupe correspond à des formes et des contenus de pensée produits par le groupe en tant qu'ils sont le résultat de processus spécifiques. La formation, le contenu et la fonction des mythes, des idéologies, des utopies, sont irréductibles aux formes et aux contenus de la pensée individuelle : le groupe est nécessaire pour les produire et le résultat en est spécifique. La pensée de groupe est déterminée par diverses modalités des identifications aux objets communs, par les mécanismes de défense et les alliances inconscientes, par les signifiants communs et par les dispositifs d'interprétation que les membres du groupe ont établis pour que le groupe puisse se constituer et se maintenir.

Autre chose est la pensée en groupe. Il s'agit dans ce cas de définir les conditions intersubjectives, ici groupales, de l'émergence et du développement de la pensée chez chaque sujet du groupe, en tant qu'il est potentiellement porteur d'une pensée qui pense sa propre situation dans le groupe. L'étude de la pensée en groupe porte sur les conditions intersubjectives

groupales à partir desquelles la pensée se produit ou ne se produit pas.

Un des problèmes majeurs à élucider est celui des relations entre l'organisation de la pensée de groupe et l'organisation de la pensée de chaque sujet considéré isolément en situation de groupe. Il s'agit de comprendre de quelle manière les processus qui président à la pensée dans l'espace psychique individuel sont sensibles aux processus de groupe : comment par exemple se mettent en place, sous l'effet du groupe, aussi bien le frayage de voies et de contenus de pensée autrement demeurées impensées, que des processus inhibiteurs de la pensée, favorables à l'abandon de pensée ou à l'aliénation dans la pensée d'un autre (y compris la pensée de groupe). Pour que la collaboration entre la pensée de groupe et la pensée des individus en groupe puisse se produire, une certaine syntonie entre les modes de pensée de l'individu et les modes de pensée du groupe est aussi nécessaire que le maintien d'un certain écart.

Chapitre V

LA GROUPALITÉ PSYCHIQUE ET LE SUJET DU GROUPE

Les théories du groupe comme entité ont mis en évidence des formations psychiques et des processus propres au groupe. Les théories du lien se sont centrées sur les relations entre les sujets dans le groupe et entre ceux-ci et le groupe. A partir de ces théories, une conception du sujet se construit : les recherches sur la groupalité psychique et sur les groupes internes contribuent à former le concept de sujet du groupe.

Cette perspective introduit une dimension nouvelle dans la théorisation ; elle conduit à reconsidérer le sujet de l'inconscient sous l'aspect où il se constitue comme sujet du groupe dans les différents ensembles auxquels il a appartenu, le groupe familial en tout premier. Les recherches qui s'engagent dans cette voie sont en mesure de relancer le projet de Freud lorsqu'il présentait en 1921 les objectifs de sa « psychologie sociale » dans le champ plus large de l'investigation psychanalytique : intégrer l'étude des relations *intersubjectives* qui s'ordonnent autour du sujet pour en reconstituer le réseau à l'intérieur de la psyché de celui-ci.

Quatre concepts contribuent à cette théorisation de la psychanalyse : le concept de groupalité psychique et de groupe interne ; le concept d'exigence de travail psychique imposée à la psyché par la subjectivité de

l'objet ; le concept de travail de l'intersubjectivité ; le concept de sujet du groupe.

I. — Théories de la groupalité psychique et des groupes internes

Si les premières indications du concept de groupalité intrapsychique sont données par Freud et ultérieurement par quelques analystes de divan, ce sont les théories psychanalytiques du groupe qui lui ont sa consistance et sa pertinence.

Le fait que plusieurs chercheurs ont eu recours indépendamment les uns des autres à ce concept donne à penser qu'il devait s'imposer dès lors qu'il s'agissait de comprendre l'agencement (ou l'appareillage) entre l'espace intrapsychique et l'espace intersubjectif du groupe. Toutefois la valeur d'un concept est définie par la place et la fonction qu'il occupe dans la pratique et dans la construction de la théorie. Différentes définitions de ce concept se sont développées, à peu près à la même époque, mais dans des contextes théorico-pratiques différents, dans des cadres problématiques distinctes et avec des effets de travail clinique divers.

Quelques prémices chez Freud. — Depuis l'*Esquisse* jusqu'à la fin de son œuvre, le modèle du groupe ne cessera de constituer pour Freud une des représentations les plus constantes de l'appareil psychique. L'idée que la psyché est association sans être pour autant « sociale » est une des constantes de sa pensée, bien qu'elle ne soit pas explicitée dans les termes modernes d'une groupalité psychique associée aux phénomènes de groupe. Cette notion s'articule avec la conception freudienne de l'Inconscient défini comme « groupe de pensées clivées » (1894, 1895) constituant un lieu et une organisation spécifique de l'appareil psychique. D'une manière plus générale certaines formations psychiques sont à concevoir comme des groupes psychiques à l'intérieur desquels opèrent des

dédouplements, des permutations, des diffractions ou des condensations : ainsi les identifications multiples (ou multifaces) du Moi, la structure scénarique du fantasme.

En 1919 l'analyse du fantasme *Ein Kind wird geschlagen* va lui permettre d'explorer les variations de la corrélation sujet-objet selon le modèle de transformation qu'il avait élaboré en 1911 à partir de l'analyse de la « langue fondamentale » du fantasme de Schreber. L'énoncé *princeps* de la structure du fantasme se décline en des formules obtenues par dérivation, substitution, retournement, masochiste ou sadique, de chaque unité syntaxique. L'habituelle traduction française de l'énoncé du fantasme par « On bat un enfant » rend compte de l'indétermination de l'acteur et de l'objet de la fustigation dans la structure formelle du scénario fantasmatique.

Dans leur étude sur le fantasme originaire J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1964) définissent le fantasme originaire comme un scénario à entrées multiples, dans lequel rien ne dit que le sujet trouvera d'emblée sa place. Les auteurs relèvent les éléments fondamentaux qui qualifient simultanément la structure des groupes internes : emplacement des positions corrélatives auxquelles le sujet peut se précipiter successivement ou simultanément, dramatisation, permutableté, distributivité, mises en jeu de la position et du désir du sujet vis-à-vis de la question du désir, de l'origine et de la différence des sexes.

Les groupes internes (E. Pichon-Rivière) et la groupalité interne (D. Napolitani). — Le traitement des patients psychotiques impose à Pichon-Rivière l'idée de « l'existence d'objets internes, de multiples "imago" qui s'articulent dans un monde construit selon un processus progressif d'intériorisation » : il décrit ainsi « les relations intrasubjectives, ou struc-

tures de liens intériorisés et articulés dans un monde interne ». Ce que Pichon-Rivière appelle monde interne ou groupe interne est la reconstitution intrasystémique de la trame relationnelle, par intériorisation du système de rapports intersubjectifs et sociaux dont émerge le sujet, un sujet autant social que psychique. Les groupes internes sont des modèles internes qui orientent l'action vers les autres dans les rapports intersubjectifs.

Une telle conception est fortement tributaire d'une problématique psychosociale. L'intrapsychique est en définitive un effet psychosocial : « le groupe, écrit Pichon-Rivière, constitue (...) le champ opérationnel privilégié de [la psychologie sociale] "et cette propriété lui vient" du fait qu'il permet la recherche du jeu entre le psychosocial (groupe interne) et le sociodynamique (groupe externe) ».

D. Napolitani se réfère quant à lui aux objets internes de M. Klein et à la notion de matrice groupale chez Foulkes pour construire le concept de groupalité interne. Il cherche à rendre compte de plusieurs formations psychiques : de l'introjection des objets, des relations entre les objets et des imagos constituées dans le groupe familial ; des modalités relationnelles et des représentations qui en résultent, mais qui proviennent aussi des différents systèmes relationnels dont l'individu a fait l'expérience. Considéré du point de vue de leur genèse, la groupalité interne est le résultat de l'internalisation, à travers les processus identificatoires, de l'ensemble de relations auxquelles l'individu a participé dès sa naissance.

La groupalité psychique et les groupes internes chez R. Kaës. — Ces deux concepts travaillent deux propositions articulées l'une à l'autre : le concept de groupalité psychique décrit une organisation et un fonctionnement spécifiques de la psyché : la psyché est structurellement organisée comme un groupe. Le

concept de groupe interne traite des formes de la groupalité psychique et les processus de leur transformation en tant qu'*organismes psychiques inconscients* du lien intersubjectif de groupe. Ces deux concepts occupent une place centrale dans le modèle de l'appareil psychique groupal : ils sont au principe de l'agencement groupal des psychés.

La notion de *groupalité psychique* qualifie une structure et une activité fondamentale, originaire et constante de la psyché : celle d'associer de la matière psychique, d'en combiner les éléments, de les différencier, de les transformer et de les organiser en des ensembles de complexité variable, mais aussi de les dissocier, ou de les réduire en une masse compacte et indifférenciée, ou encore de les agglomérer en des formations composites et hétérogènes.

Selon cette perspective, *et indépendamment de toute nécessité sociale* dont elle ne serait que le reflet ou l'intériorisation, la psyché se dévoile dans sa consistance et son activité comme agencement de forces et de formes de la liaison (*Bindung*) et de la déliaison (*Entbindung*), comme travail de l'association (*Verbindung*) et de la dissociation (*Abspaltung*) des représentations, des affects et des objets. La notion de groupalité psychique peut ainsi décrire l'activité de groupement/dégroupement de la psyché dans la psyché. Elle n'est pas la simple introjection des groupes « externes », mais d'abord un schème d'organisation et de représentation de la matière psychique.

Le concept de groupe interne spécifie celui de groupalité psychique : il décrit ainsi des formations et des processus intrapsychiques du point de vue où les relations entre les éléments qui les constituent sont ordonnées par une structure de groupe. Un groupe interne est une configuration de liens intrapsychiques entre des pulsions et des objets, leurs représentations de mots ou de chose, entre des instances de l'appareil

psychique, des imagos ou des personnages. Le réseau des identifications, la structure distributive, permutative et dramatique des fantasmes originaires, les instances de l'appareil psychique et spécialement le Moi, les systèmes de relation d'objet, les complexes et les imagos, y compris celle de la psyché, l'image du corps, la horde originaire interne, l'état de foule ou de masse interne sont les exemples mêmes de groupes internes. Dans de telles configurations, le sujet lui-même se représente directement ou à travers ses délégués. On voit qu'il s'agit là soit de structures premières, déjà-là et actualisées par l'épigenèse ; soit de constructions obtenues par l'introjection des objets perdus et reconstruits dans la psyché.

L'abord structural des groupes internes met l'accent sur le système des relations entre des éléments définis par leur valeur de position corrélative, réunis et ordonnés par une loi de composition : l'écart différentiel entre les éléments engendre la tension dynamique de la structure. Un tel système est doté de principes de transformation qui mobilisent divers mécanismes associés aux processus primaires : condensation, déplacement, permutation, négation, inversion, diffraction. L'approche structurale du fantasme décrit parfaitement sa propriété de mettre en scène différentes versions du rapport du sujet à ses objets, à son désir et à plus d'un autre.

La puissance organisatrice dont sont dotés les groupes internes dans l'agencement des liens de groupe tient à leurs propriétés scénarique et syntagmatique. Ces qualités définissent des emplacements prédisposés à être occupés par les sujets d'un groupe ou de tout autre lien intersubjectif. Elles sont propres à dramatiser les placements des objets et leurs déplacements, selon les enjeux de l'action psychique à réaliser, selon les nécessités de la dynamique et de l'économie psychiques de chaque sujet et de celle du groupe dans son ensemble. C'est pourquoi nous introduisons la notion d'une exigence de travail psy-

chique imposée par la subjectivité de l'objet et par les configurations de lien.

II. — Les exigences de travail psychique imposées par la subjectivité de l'objet

Cette notion s'inscrit dans un débat central et inaugural de la psychanalyse : quelle prévalence doit être accordée à la réalité de l'objet ou à la réalité du fantasme dans la psychogenèse des névroses ? Ce débat persiste bien après l'abandon de la *Neurotica*, il soutient les transformations introduites par la seconde topique. Dès ses premières représentations théoriques de l'appareil psychique, dès ses interrogations sur la psychopathogenèse, Freud interroge la fonction de l'autre dans la psyché de « l'individu », membre d'une chaîne dont il est à la fois le maillon, le serviteur, l'héritier et le bénéficiaire. C'est ce débat qui est au cœur des recherches contemporaines sur la transmission de la vie psychique entre les générations.

Le débat porte sur ce que nous nommons des corrélations de subjectivités. Explicitons cette proposition : le statut de l'objet est classiquement envisagé comme source de satisfaction ou de frustration, comme extérieur et opposable au sujet. Les thèses classiques sur la relation d'objet ont réintroduit l'objet dans le sujet, mais elles ne soulignent pas toujours suffisamment le caractère plus ou moins animé de l'objet et les conséquences de l'introjection du lien à l'objet animé de vie psychique propre. Cette hypothèse nous conduit à prendre en considération l'expérience de la relation du sujet avec la subjectivité de l'objet. Le concept d'*Erfaehrung* qualifie une qualité de l'expérience que J. Laplanche a définie comme mouvement au contact du mouvement de l'objet. Ce concept correspond à une problématique aujourd'hui largement admise : ce

qui est introjecté avec l'objet ce sont des qualités et des relations qui appartiennent à cet objet. C'est d'ailleurs ce que Freud évoque lorsqu'il inclut les soins maternels dans l'étaillage de la pulsion, montrant ainsi comment les conditions intersubjectives de la relation primordiale sollicitent les sources pulsionnelles du bébé et organisent les excitations en processus. La source de la pulsion n'est pas seulement « issue de l'intérieur du corps », localisée dans un organe ou une partie du corps ; cette source demeure strictement potentielle si la sourcière maternelle ne vient pas la détecter, la faire jaillir et la canaliser.

Nous connaissons mieux aujourd'hui ces idées à travers les concepts de fonction *alpha* (Bion), de capacité de rêverie (Winnicott) ou de porte-parole (Aulagnier).

Cliniquement, ce sont les défauts de ces fonctions et de ces capacités qui ont révélé la dimension subjective de l'objet : la clinique des psychoses, des troubles psychosomatiques, des états-limite et des perversions se caractérise par un certain nombre de défauts ou de défaillances de la présence de l'autre dans l'objet. Ce sont des maladies des conjonctions de subjectivité. Le travail psychique qu'impose l'objet à la subjectivité du bébé achoppe sur le défaut de l'activité de représentation et d'identification de la psyché maternelle, comme l'a montré par exemple R. Debray à propos de l'angoisse irreprésentable qu'éprouve la mère devant la douleur de son bébé hurlleur : pour rompre le cercle infernal de la relation mère angoissée-bébé hurlleur il faut que vienne s'interposer en tiers l'activité du préconscient du thérapeute et, à l'arrière-plan de la relation mère-enfant, que soit mise en travail l'activité du préconscient du père.

L'analyse des liens de groupe nous oblige à prendre en considération de manière centrale les conjonctions de subjectivité et l'exigence de travail imposée à la psyché par les modalités de la présence de l'autre dans l'objet.

La notion d'exigence de travail psychique est proposée par Freud dans les *Trois essais*, puis dans le

texte de 1915 *Pulsions et destin des pulsions*. Envisageant la question de la pulsion sous l'angle de la vie psychique, Freud écrit que « la "pulsion" [lui] apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme un représentant psychique des excitations émanées de l'intérieur du corps et parvenu dans l'âme, comme la mesure de l'exigence de travail (*die Arbeitsanforderung*) imposée au psychique par suite de sa corrélation avec le corporel ».

Il faut donc revenir à la théorie de l'étaillage pour ébaucher la notion selon laquelle la qualité de l'expérience de satisfaction inclut la qualité de la satisfaction éprouvée par l'objet lui-même, c'est-à-dire la qualité de l'activité psychique de la mère : avec le processus de l'étaillage de la pulsion, nous sommes d'emblée dans le champ de l'intersubjectivité. Une intervention spécifique de l'objet est nécessaire pour satisfaire le besoin ; mais il faut prendre en considération la vie propre de l'objet et ce qu'il transmet au moi. Cette intervention est aussi irruption de l'inconnu de l'autre dans le moi, elle marque la discontinuité irréductible entre l'intrapsychique et l'intersubjectif.

L'Autre et la subjectivité de l'objet interviennent d'une manière décisive dans le processus de l'étaillage, dans les destins de la pulsion et dans la formation du lien. La formation de la pulsion orale et l'introjection du sein constituent le paradigme de toutes ces exigences : avec le « sein » sont introjectés du représentant du narcissisme primaire, du sens et du lien, du refoulement et du renoncement. Le « sein » est animé de la subjectivité de l'objet. Chacune de ces exigences de travail psychique n'implique pas seulement l'objet, mais l'autre *de* l'objet (Green) et l'autre *dans* l'objet (Kaës). C'est pourquoi il importe de distinguer l'autre et l'objet. C'est que l'autre, présent dans l'objet, est irréductible à son intériorisation comme objet.

Nous avons décrit (1993) certaines exigences de travail psychique imposées par les corrélations de subjectivité dans le lien de groupe. La première est constituée

dans l'investissement narcissique de l'*infans* par les parents et par l'ensemble intersubjectif dans lequel le nouveau-né vient au monde. Les représentants du narcissisme primaire sont la mesure de ce travail, les contrats et pactes narcissiques en sont une expression majeure. La seconde se constitue avec les processus intersubjectifs producteurs de l'inconscient. Nous avons ici affaire aux pactes et alliances inconscientes qui résultent des opérations de co-refoulement et/ou de déni en commun. La troisième résulte des dispositifs représentant les Interdits fondamentaux et les renoncements nécessaires pour établir la communauté de droit. La quatrième est associée à la formation du sens et de l'activité représentationnelle, l'interprétation peut être considérée comme la mesure de ce travail. La cinquième est constituée par la nécessité de l'introjection, et la mesure de ce travail est l'identification. Enfin, une sixième exigence imposée par l'intersubjectivité à la psyché est une exigence de non-travail psychique : ce sont des exigences de méconnaissance, de non-pensée ou d'abandon de pensée.

III. — La notion de travail psychique de l'intersubjectivité

La notion de travail psychique de l'intersubjectivité concerne les conditions dans lesquelles le sujet de l'inconscient se constitue. Les recherches sur le processus associatif et sur les fonctions phoriques ont permis d'avancer et de préciser cette notion : nous nommons travail de l'intersubjectivité le travail psychique de l'Autre ou de plus-d'un-autre dans la psyché du sujet de l'inconscient. Les exigences de travail psychique en sont un des moteurs : elles impriment à la formation, aux systèmes, instances et processus de l'appareil psychique, et par conséquent à l'inconscient, des contenus et des modes de fonctionnement spécifiques. Corrélati-

vement, chaque sujet acquiert à des degrés divers et dans certaines conditions de son rapport à l'autre, la capacité de signifier et d'interpréter, de contenir et de rejeter, de lier et de délier, de jouer avec – ou de détruire – des représentations, des émotions et des pensées qui appartiennent à un autre sujet, qui transitent à travers son propre appareil psychique ou en deviennent, par incorporation ou introjection, parties enkystées et inertes, ou intégrantes et réutilisables.

Dans le travail psychanalytique en groupe nous travaillons en permanence avec le processus psychique de l'autre pour pouvoir repérer ce qui en nous est ou n'est pas disponible à une activité de représentation ou à une action.

Le groupe comme structure d'appel et d'emplacements psychiques imposés et consentis. — La théorie du groupe comme appareil psychique groupal définit le groupe comme une structure d'appel et d'assignation d'emplacements psychiques nécessaires à son fonctionnement et à son maintien. Le groupe impose à ses sujets un certain nombre de contraintes psychiques ; elles concernent les renoncements, les abandons ou les effacements d'une partie de la réalité psychique : renoncement pulsionnel, abandon des idéaux personnels, effacement des limites du Moi ou de la singularité des pensées, exigences de croyance, de représentation, de normes perceptives, d'adhésion aux idéaux et aux sentiments communs. Le groupe prescrit aussi des voies d'accomplissement : il infléchit la fonction refoulante, exige une coopération au service de l'ensemble ; il ordonne les lois locales qui régissent les contrats, les pactes et les alliances inconscientes, pré-conscientes et conscientes. En échange, le groupe assume un certain nombre de services au bénéfice de ses sujets, services auxquels ils collaborent, par exemple par l'édification de mécanismes de défense

collectifs ou par la participation aux fonctions de l'Idéal.

Notre thèse est que les emplacements subjectifs que l'organisation groupale détermine, toutes les contraintes et tous les contrats psychiques qu'elle impose, toutes les formations de la réalité psychique qu'elle génère et qu'elle gère selon son ordre, sa logique et sa finalité propres, sont dans des rapports de correspondance, de coïncidence, de complémentarité ou d'opposition chez chacun des sujets.

Nous l'avons établi à propos des fonctions phoriques : les emplacements et les fonctions auxquels sont assignés certains de ses membres ne sont pas toujours imposés au sujet de l'extérieur, sans sa volonté. Même s'il se place passivement et à son insu, le sujet est encore présent au mode selon lequel il désire s'absenter, ne rien savoir ou s'effacer : c'est ce qui se produit lorsqu'il renonce à devenir Je pensant sa place de sujet et lorsqu'il ne veut rien savoir de son désir de s'en dessaisir au profit du groupe.

Un des objectifs du travail psychanalytique en situation de groupe est de se confronter à cette expérience. L'analyse a lieu lorsqu'elle porte sur le nouage de ces places et de ces fonctions, lorsqu'elle permet de remonter le trajet qui aboutit à de tels emplacements et à de telles fonctions : elle est alors en mesure de délier les doubles nœuds intersubjectifs et intrapsychiques dans lesquels le sujet s'est constitué. Une tâche de la psychanalyse est précisément de remonter le cours de l'histoire de ces nouages et de rendre possible ce double déliement du Moi (*Ich-Analyse*) et de la « Psychologie des masses ».

IV. — Le concept de sujet du groupe comme sujet de l'inconscient

Le concept de sujet du groupe précise comment le sujet de l'inconscient se forme dans l'intersubjectivité. Le sujet de l'inconscient est inéluctablement assujéti à

un ensemble intersubjectif de sujets de l'inconscient : des formations de l'inconscient se transmettent par la chaîne diachronique des générations et par celle, synchronique, des contemporains ; une partie de ces formations prend appui sur certaines modalités de la transmission psychique, fixées par les alliances, les pactes et les contrats inconscients. Du fait même de sa liaison avec le groupe, cette situation impose à la psyché une exigence de travail psychique qui double, en parallèle ou en interférence, celle qu'impose à la psyché sa nécessaire liaison avec le corporel.

Le concept de sujet de groupe qualifie le sujet de l'inconscient pour la part que lui impose le fait d'être maillon, héritier, serviteur et bénéficiaire de l'ensemble intersubjectif qui le précède, et pour cette autre part qu'il prend à maintenir certaines formations psychiques propres à l'ensemble. L'assujettissement s'effectue et se tient du côté du groupe ; il sert les intérêts de l'ensemble ou de certains de ses membres ; il est aussi une exigence du sujet lui-même, dans les conditions inaugurales de sa vie à la naissance. Ces deux exigences se conjuguent dans certaines synergies d'assujettissement ; elles sont aussi le motif de la conflictualité psychique du sujet du groupe et le déterminant de sa structure.

Le sujet du groupe n'est pas un sujet mécaniquement déterminé par la logique de l'ensemble : s'il est agi, il est aussi actif et acteur. Il n'est pas le reflet du groupe et sa dépendance à son égard est aussi sa création. Cette façon de comprendre le sujet dans son assujettissement au groupe s'inscrit dans le fil de la pensée de Freud lorsqu'il esquisse la dynamique épigénétique propre au sujet : l'héritier est un acteur.

Le concept de sujet du groupe définit une aire, une dynamique et une économie de la conflictualité psychique dans lesquelles s'inscrivent toutes les composantes du conflit et de la division propres au sujet de l'inconscient. Il en est ainsi lorsqu'il délègue à une

partie de lui-même la fonction de le représenter tout entier auprès d'une autre partie de lui-même, ou auprès des représentants d'un autre ou de plus d'un autre. Il en est encore ainsi lorsqu'il délègue cette fonction à des représentants externalisés : de ceux-ci, comme de ceux-là, dans la division du monde interne, il peut ne rien vouloir savoir, les méconnaître ou au contraire les accepter en lui-même comme des inconnus familiers ou des étrangers inquiétants. C'est en effet toujours en *lui-même* que le sujet du groupe est divisé : entre les exigences que lui impose le mouvement qui le pousse à être à lui-même sa propre fin, et celles qui dérivent de sa position dans une chaîne intersubjective.

Hétérogénéité et hétérotopie de l'Inconscient. — Les concepts de sujet du groupe, d'alliances inconscientes et de fonctions phoriques ont permis de décrire un rapport dialectique entre intersubjectivité et vie subjective intrapsychique ; l'analyse des processus associatifs a ouvert de nouvelles voies à la compréhension des conditions intersubjectives de la production de l'inconscient et de la levée du refoulement.

Ces recherches conduisent à penser que l'inconscient n'est ni isotope ni homogène. Une part de son lieu est extratopique, son économie est associée à celles d'autres sujets de l'inconscient, sa dynamique s'inscrit dans le conflit entre le sujet de l'inconscient et le sujet du groupe. Si nous admettons que, comme l'affirme Freud en 1915, le refoulement est effectivement « au plus haut point individuel », les recherches sur les pactes dénégatifs, la communauté de déni, le co-refoulement et les alliances dénégatrices montrent que la formation de l'inconscient est étroitement associée aux vicissitudes, aux formes et aux contenus de l'inconscient d'un autre, de plus-d'un-autre.

CONCLUSION

Les théories psychanalytiques du groupe se sont diversifiées en quelques années dans leurs hypothèses fondamentales et dans leurs objets. Elles se sont consolidées au fur et à mesure que la construction méthodologique se faisait plus rigoureuse, qu'elle rendait possible la mise à l'épreuve des spéculations et que la clinique obligeait à trouver de nouvelles représentations des processus psychiques engagés dans les groupes. Assurément les recherches doivent se poursuivre, sous le double aiguillon de la clinique et de la critique.

Mais un champ théorique s'est constitué et il s'est enrichi, passant de l'intérêt pour le groupe comme entité spécifique à une mise en perspective des configurations de lien et à une investigation des effets des processus intersubjectifs sur l'organisation de la vie psychique du sujet considéré dans sa singularité.

Le groupe, lieu de formation et de transformation d'une réalité psychique inaccessible autrement, ne peut plus être pensé au mieux comme une application de la psychanalyse. Il est devenu un problème consistant dans la psychanalyse, sur toutes les dimensions où celle-ci s'est constituée : comme méthode de recherche, procédé de traitement des troubles psychiques, connaissance théorisable et communicable de l'inconscient et de ses effets de subjectivité. La question du groupe interroge donc les savoirs de la psychanalyse, la façon dont celle-ci les a construits et les limites de leur validité : elle a frayé une des voies d'accès à une critique épistémologique de la psychanalyse.

Les recherches que nous avons exposées appellent l'invention d'une nouvelle métapsychologie et ceci pour deux raisons : la première est que, à partir du moment où l'appareil psychique n'est plus conçu comme une monade, mais qu'il est pensable comme ouvert, de fondation, sur les espaces intersubjectifs, nous ne pouvons plus comprendre exactement de la même manière les processus de formation de l'inconscient. Un certain nombre de concepts en ouvrent l'accès : le protomentale, l'inter-rythmicité pulsionnelle, le co-soi, les alliances inconscientes et la notion d'une exigence de travail psychique imposé par la condition intersubjective de la psyché.

Il est une seconde raison de produire une nouvelle métapsychologie : les recherches psychanalytiques sur les groupes ouvrent une autre dimension au concept même de réalité psychique. Dès lors que l'hypothèse d'une psyché partagée – qu'on la nomme groupale, familiale ou collective –, est probable, il devient nécessaire de construire des modèles d'intelligibilité de cette réalité, de sa consistance, de ses structures et de ses lois de transformation. Il est donc nécessaire que la métapsychologie se modifie lorsque notre connaissance de l'appareil psychique se transforme.

Ces mises en perspectives réciproques définissent le champ d'une nouvelle clinique psychanalytique repérable aussi bien dans la pratique de la cure individuelle que dans la pratique des cures plurisubjectives.

C'est dans ces conditions que les théories psychanalytiques du groupe contribuent à la théorie générale de la psychanalyse.

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham A., 1994, Le Co-soi ou le synthésisme primaire, in R. Kaës et collab., *Les voies de la psyché. Hommage à D. Anzieu*, Paris, Dunod.
- Anzieu D., 1975, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod.
- Anzieu D., Kaës R. et al., 1972, *Le travail psychanalytique dans les groupes. I. Cadre et processus*, Paris, Dunod (1982).
- Anzieu D. et Martin J.-Y., 1990, *La dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF.
- Avron O., 1996, *La pensée scénique. Groupe et psychodrame*, Paris, Erès.
- Bejarano A., 1972, Résistance et transfert dans les groupes, in D. Anzieu, A. Bejarano et al., *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- Berenstein I., J. Puget, 1997, *Lo Vincular. Clínica y técnica psicoanalítica*, Buenos Aires, Paidós.
- Bernard M., 1996, Reflexiones sobre el concepto de transferencia en el psicoanálisis vincular, *Psicoanálisis de las configuraciones vinculares*, XXIX, 1, 13-62.
- Bion W.-R., 1961, *Recherches sur les petits groupes*, Paris, PUF., 1965.
- Bleger J., 1970, Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions, in R. Kaës, J. Bleger et al., *L'institution et les institutions. Études psychanalytiques*, Paris, Dunod, 1988.
- Caparros N., 1992, *Psicopatología analítico vincular*, I et II, Madrid, Qipu Ediciones.
- Castoriadis-Aulagnier P., 1975, *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF.
- Corrao F., 1998, *Orme II. Contributi alla psicoanalisi di gruppo*, Milano, Raffaello Cortina Editore.
- Decherf G., 1981, *Œdipe en groupe. Psychanalyse et groupes d'enfants*, Paris, Clancier-Guénaut.
- Di Maria F., LoVerso G. (éd.) 1995, *La psicodinamica dei gruppi. Teorie e tecniche*, Milano, Cortina Editore.
- Enriquez E., 1988, Le travail de la mort dans les institutions, in R. Kaës, J. Bleger et collab. *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod.
- Foulkes S.-H., 1964, *Psychothérapie et analyse de groupe*, Paris, Payot, 1970.
- Freud S., 1913, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1947.
- 1921, Psychologie des foules et analyse du Moi, in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, nouv. trad., 1981.
- Gonzalez F.-M., 1991, *Ilusion y grupalidad*, Mexico, Siglo Veintiuno Editores.
- Hinshelwood R.-D., 1987, *What happens in groups*, Londres, Free Association Books.

- Kaës R., 1976, *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod.
- 1993, *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod.
- 1994, *La parole et le lien. Les processus associatifs dans les groupes*, Paris, Dunod.
- Koenig, K., Lindner W.-V., 1991, *Psychoanalytische Gruppentherapie*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.
- Lecourt E., 1993, *Analyse de groupe et musicothérapie. Le groupe et le sonore*, Paris, ESF Éditeur.
- Missenard A., 1999, Le psychodrame de groupe avec psychanalystes, in A. Missenard, R. Kaës et collab., *Le psychodrame psychanalytique de groupe*, Paris, Dunod.
- Napolitani D., 1987, *Individualità e gruppaltà*, Torino, Boringheri.
- Neri C., 1997, *Le groupe. Manuel de psychanalyse de groupe*, Paris, Dunod.
- Pichon-Rivière E., 1971, *El proceso grupal. Del psicoanálisis a la psicología social (I)*, Buenos-Aires, Nueva Vision.
- 1980, *Teoria del Vinculo*, Buenos-Aires, Nueva Vision.
- Pines M., 1983, *The evolution of Groupanalysis*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- Pigott C., 1990, *Introduction à la psychanalyse groupale*, Paris, Éditions Apsygée.
- Pontalis J.-B., 1958-1959, Des techniques de groupe : de l'idéologie aux phénomènes, in *Après Freud*, Paris, Julliard (1965).
- 1963, « Le petit groupe comme objet », *ibid.*
- S. Resnik, 1986, Bion, psychose et multiplicité, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 5-6, 57-66.
- Rouchy J.-C., 1997, *Le groupe, espace analytique. Clinique et théorie*, Paris, Erès.
- Ruitenbeek H.-M., 1970, *Les nouveaux groupes de psychothérapie*, Paris, Éditions de l'Épi, 1973.
- Schneider P.-B. (éd.), 1972, *Pratique de la psychothérapie de groupe*, Florence, Giunti, Paris, PUF.
- S. de Schill (éd.), 1971, *La psychothérapie de groupe*, Paris, PUF., 1973.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	3
I. L'intérêt pour le groupe dans le malaise de la civilisation, 3 — II. Les nouveaux problèmes cliniques, 9 — III. L'approche psychanalytique du groupe : consistance du champ et de l'objet, 10.	
Chapitre I — L'invention psychanalytique du groupe	15
I. Freud et le groupe, 15 — II. Quelques jalons de l'invention psychanalytique du groupe après Freud, 23 — III. Situation de groupe et méthode psychanalytique, 38.	
Chapitre II — Le groupe comme entité spécifique	45
I. Les modèles fonctionnalistes, 45 — II. Les modèles structuralistes, 52 — III. Les modèles génétiques, 60 — IV. Les modèles de transformation : l'appareil psychique groupal, 63.	
Chapitre III — Processus et principes du fonctionnement psychique dans la vie des groupes	69
I. Les processus psychiques groupaux originaires, 70 — II. Les processus primaires : onirisme de groupe et fantasmatisation de groupe, 74 — III. Les processus secondaires : représentation et pensée, 77 — IV. Les processus tertiaires : le lien avec l'appareil du langage et le mythe, 78 — V. Les processus associatifs et le travail du préconscient dans les groupes, 79 — VI. Propositions concernant les principes du fonctionnement psychique dans les groupes, 82.	
Chapitre IV — Les liens de groupe	85
I. Les recherches sur le lien, les relations d'objet et les configurations de lien, 85 — II. La question des pulsions dans le lien de groupe, 88 — III. Les identifications, les repères identificatoires et les liens d'appartenance, 91 — IV. Les mécanismes de défense et les alliances inconscientes, 98 — V. La catégorie de l'intermédiaire et les fonctions phoriques, 104 — VI. Les représentations et les liens de pensée, 107.	

Chapitre V — La groupalité psychique et le sujet du groupe	109
I. Théories de la groupalité psychique et des groupes internes, 110 — II. Les exigences de travail psychique imposées par la subjectivité de l'objet, 115 — III. La notion de travail psychique de l'intersubjectivité, 118 — IV. Le concept de sujet du groupe comme sujet de l'inconscient, 120.	
Conclusion	123
Bibliographie	125

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Mai 1999 — N° 45 969